

L'INTERPRÉTATION ABDUCTIVE ET LESRÈGLES DU RAISONNABLE. SÉMIOTIQUE ET PHILOSOPHIE

IVAN ALMEIDA

document de travail*

„Inwiefern ist die Logik etwas Sublimes?“
(L. Wittgenstein, 1953: § 89)

1. Le conflit classique

Longtemps sémiotique et philosophie ont été considérées comme deux options intellectuelles opposées, articulables peut-être mais difficilement conciliables. En fait le conflit se situait implicitement entre deux extrapolations: la sémiotique était réduite à l'exercice de l'analyse structurale, tandis que de la philosophie on ne retenait que le courant herméneutique.

Lentement le paysage commence à se transformer, et le croquis qui suit n'est qu'une sorte de caricature – désuète, espérons-le – de la façon dont il n'y a guère pouvait se résumer ce différend:

1) L'orientation de la sémiotique est formalisante, tandis que l'her-méneutique retient l'aspect „*thématique*” des contenus.

2) Ce que l'herméneutique cherche à cerner comme „*individualité*”, la sémiotique le traite comme actualisation d'un „*système*” dont elle décrit la grammaire. On peut spécifier cela en disant que la sémiotique vise le „*sens*”, comme effet de découpage à l'intérieur d'un système clos, tandis que l'herméneutique vise la „*signification*”, comme rapport à un vécu dans une organisation ouverte.

3) La sémiotique construit son sujet à la façon d'une configuration interne, tandis que l'herméneutique réclame l'appropriation du „*texte*” par un sujet extérieur, qu'il soit individuel ou transcendantal.

4) La sémiotique se voit comme une science objective, tandis que l'herméneutique est une philosophie avec présuppositions, qui ne peut pas éluder la part de la pré-compréhension du sujet dans l'établissement du monde signifiant projeté par le texte.

5) Selon 3. et 4. on peut dire que le mouvement de la sémiotique est le suivant:

a) texte → b) système → c) sens,

tandis que le mouvement quasi-dialectique de l'herméneutique serait: x) précompréhension du sujet → y) extranéation du sujet dans le texte → z) appropriation du monde de significations du texte par le sujet.

6) D'où le conflit de l'englobement réciproque. L'herméneutique considère que le stade intermédiaire de son processus (y) correspondrait à un travail technique de sémiotique légitime (a, b, c), mais appelé à être précédé et dépassé par des démarches extrinsèques (x et z). En revanche, la sémiotique dira que les résultats de l'herméneute (x, y, z) sont à mettre à plat, comme un texte non privilégié (a) dont elle peut induire le système de fonctionnement (b) et le sens (c).

Bien entendu, les différences ainsi établies rendent mal compte du phénomène global de la sémiotique et de celui de la philosophie. En fait, ce n'est nullement dû au hasard si le conflit est instauré précisément entre sémiotique structurale et philosophie herméneutique. C'est que, derrière les apparences de polémique, herméneutique et sémiotique structurale, répondent à une même option épistémologique qui n'est ni la seule, ni nécessairement la plus indiquée pour rendre compte du phénomène de la signification. Cette option place d'emblée la signifiante sous le signe de l'équivalence ou de substitution ($a=b$): derrière un signe ou une configuration (a : discours), il y a un contenu (b : structures sémantiques, monde), situé nécessairement à un autre niveau de connaissance. La sémiotique que nous aborderons ici est, en revanche, moins liée à l'option globale de l'herméneutique qu'à la logique dans le sens large du terme. Elle conçoit comme problème premier de la signifiante, non pas le rapport substitutif de surface à profondeur, mais la relation inférentielle d'implication faible entre deux figures ($a > b$). Autrement dit, il n'y s'agit plus de chercher, par voie d'analyse, „à la place” de quel contenu se situe une figure, mais de conjecturer par quelle procédure inférentielle une figure „renvoie” la pensée à une autre figure, de quelque nature qu'elle soit.

Le propos de cette étudeⁱ sera donc de présenter d'une part une vision élargie de la sémiotique, laquelle, à la différence d'autres sciences, a la particularité d'intégrer sa propre épistémologie, et d'autre part de montrer que la philosophie en tant que telle incorpore la sémiotique non seulement dans le dialogue sémiotique-herméneutique, mais également à l'intérieur même de ses fondements ontologiques.

C'est le thème de l'abduction qui servira de fil conducteur à toute la démarche. La sémiotique abductive devra être située (§1) par rapport à d'autres versants aussi légitimes de la sémiotique générale, en tant que sémiotique à orientation cognitive et esthétique, par opposition à la

sémiotique à orientation linguistique. Mais à l'intérieur de cette première division, la sémiotique abductive se distingue de la sémiotique descriptive (versant topologique) par son aspect inférentiel et par sa logique conjecturale et interrogative. En suite (§ 2 à 6) il s'agira de présenter l'abduction non seulement comme théorie sémiotique, mais également et surtout dans ses implications pratiques pour le traitement de configurations individuelles. Bien que par hypothèse l'élaboration d'une grammaire abductive soit impossible – car il s'agit d'une méthode inférentielle et non pas descriptive – il y sera proposé une série de protocoles de procédure. Ceux-ci seront extraits ou déduits de la théorie de Peirce, et articulés avec certaines notions déjà connues soit en intelligence artificielle, soit dans la partie cognitive de la sémiotique greimasienne. Il sera loisible de constater que, malgré les préjugés contraires, la sémiotique abductive propose une véritable méthode pour traiter l'articulation des textes. Les trois derniers paragraphes seront consacrés à la textualité philosophique. Le passage se fera par un thème charnière, qui est celui de la méthode d'approche sémiotique des textes proprement philosophiques (§ 7), ce qui permettra en outre d'établir une typologie de notions et de voir comment la sémiotique les aborde de façon appropriée. On proposera, par exemple, que l'analyse strictement structurale n'est entièrement pertinente que pour des textes à nature purement théorique. Le paragraphe 8 aura comme objectif le thème paradoxal des racines sémiotiques de la philosophie. La forme musicale du „canon” servira de figure matrice dans la compréhension de la philosophie comme sémiotique. Ce n'est qu'en fin de parcours que nous serons en mesure d'aborder de façon nouvelle les rapports entre philosophie herméneutique et sémiotique (§ 9). Paradoxalement, l'herméneutique n'est pas le point d'union, mais l'aire où la philosophie et la sémiotique se séparent, chacune retrouvant sa spécificité devant un texte, après s'être rejointes dans d'autres terrains qui leur sont communs.

2. La complexité de la sémiotique

Tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle, la sémiotique a souffert d'un dilemme fondamental: ne daignant s'assimiler à la philosophie, elle n'est pas arrivée à se faire définir comme science canonique. Mais en fait elle incorpore des ingrédients de toutes les deux. De la science, la sémiotique assume l'ambition d'expliquer des phénomènes par des phénomènes, et non pas des phénomènes par des fondements. De la philosophie, elle retient a) l'impossibilité de définir un champ propre d'objets théoriques, b) l'impossibilité d'une démarche épistémologique extrinsèque: il n'y a pas de méta-sémiotique comme il n'y a pas de méta-philosophie. D'autre part, elle se distingue des autres sciences et de la philosophie générale en ceci, que sa tâche est de s'occuper de l'individuel qualitatif.

Il serait périlleux de donner une définition a priori de la sémiotique, car toute définition exclurait nécessairement une aire de la pratique déjà établie. Le mieux serait de pouvoir postuler qu'est sémiotique tout ce que les sémioticiens font quand il disent faire de la sémiotique. Ainsi, il serait possible de transformer le complexe en gloire en affirmant que – les frontières entre science et philosophie étant toujours denses et provisoires – la sémiotique occupe cette frange toujours changeante où ces deux visions se rejoignent. Son statut ne peut être qu'exceptionnel en tant qu'épistémologie de l'individuel qualitatif. Le terme „*épistémologie*” trouve ici une application paradoxale, mais il sert à dire que le champ d'applicabilité du sémiotique est constitué de „*tous*” les niveaux du traitement des phénomènes individuels de type qualitatif, depuis la simple description jusqu'aux considérations générales sur les conditions de la signification, en passant par la discussion sur des modèles et des pratiques.

Le terme „*sémiotique*” a une histoire aussi longue que la pensée occidentale, et il serait réducteur de faire nôtre sa signification des derniers mouvements intellectuels liés à l'essor du structuralisme, de la linguistique saussurienne, et même de la philosophie de Peirce, voire de Locke. Son usage le plus constant a été celui qui le lie à une partie de la médecine, concernant l'art du diagnostique, et que Galien appelait „*semeiotikè téchne*”. Mais il y a aussi, entre autres, son application par Philodème de Gadare à „*l'inférence d'un signe*” (seméiosis), ou l'acception que John Wallis attribue aux Grecs, pour lesquels le terme „*semeiotikê*” aurait servi à désigner également la notation musicale.

On se méprendrait, cependant, si l'on ne voyait là que la simple histoire d'une homonymie. Ce qui est intéressant c'est que toutes ces acceptions présentent un certain „air de famille”, grâce auquel elles arrivent à configurer l'identité d'une pratique complexe. La sémiotique est tout cela, et davantage.

S'il fallait cerner une figure matricielle dont la sémiotique – dans son état complexe actuel – constituerait l'essor, on pourrait évoquer celle de l'équivalence entre le livre et l'univers. Cette figure peut être parcourue dans deux sens opposés, et elle engendre ainsi deux sémiotiques différentes.

Dans le premier parcours le sens de l'équation va de l'univers au livre. C'est le pari épistémologique de Galilée: l'univers est comme un livre, il est clos, il fait système, il est déchiffrable, il a une structure et une codification, il peut être lu selon différents niveaux de pertinence. La philologie d'abord et la linguistique en suite deviennent ainsi le paradigme obligé de tout type de compréhension du monde (cf. C. Ginzburg, 1983). Appliquée aux phénomènes signifiants, cette option épistémologique correspond dans ses grandes lignes à la sémiotique dite „*structurale*”.

Le deuxième parcours lit l'équation à l'envers: le livre est comme un univers. Et l'univers garde, par conséquent, sa nature indéfinie et labyrinthique. Le livre aussi. Ce ne sera plus le monde qui aura la finitude systématique d'un texte, mais le texte qui assumera la forme infinie d'un univers de mondes. La notion logique de système cédera sa place à la notion gnoséologique de „dispositif” de connaissance, le décodage cédera sa place à l'activité inférentielle: ce sera la sémiotique „cognitive”. Si la première option est de nature ensembliste, la seconde, préoccupée par l'interprétation de l'individuel qualitatif, rejoint le paradigme du diagnostique médicale et de l'esthétique. Elle a hérité ainsi de toutes les méfiances dont, depuis la Renaissance, l'épistémologie officielle a entouré ces disciplines. L'essence de l'esthétique est le privilège accordé à la production individuelle et sensorielle comme voie authentique de connaissance. Et quant au paradigme médical, remémorons la maxime d'Aristote dans la Métaphysique:

„Toute pratique et toute production portent sur l'individuel: ce n'est pas l'homme, en effet, que guérit le médecin, sinon par accident, mais Callias, ou Socrate, ou quelque autre individu ainsi désigné, qui se trouve, en même temps, être homme.” (A.981 a.15).

Certes, il n'y a de science que des structures, mais une chose est la structure d'un système dans une théorie ensembliste, et autre chose une structure comme forme d'un paysage, comme trame d'un récit ou d'un rituel. Cette deuxième approche – qui rejoint la notion de „style” proposée par G. G. Granger (1968) – est celui de la sémiotique esthétique.

De toutes façons, la sémiotique structurale à l'état pur n'a jamais existé, et si l'on corrige la référence – au demeurant plus métaphorique que réelle – aux schémas génératifs et

ensemblistes, la pratique d'analyse greimasienne – basée sur les notions de parcours narratif et figuratif – s'accommode au fond assez bien des présupposés de la sémiotique à tendance peircienne. Il vaudrait mieux alors parler de différence entre deux idéalités: a) la sémiotique „*linguistique*”, qui prendrait comme point de départ la notion d'ensemble et l'assimilation de tout signe au signe linguistique et b) la sémiotique „*cognitive*” ou „*esthétique*” qui prendrait comme point de départ la figure individuelle en tant que lieu de connaissance.

Ce double versant de la sémiotique contemporaine peut s'illustrer en faisant appel à la théorie des jeux proposée par James P. Carse (1988):

„Il y a, somme toute, deux sortes de jeux. Les uns peuvent être dits finis, les autres infinis. Un jeu fini se joue pour gagner, un jeu infini pour continuer à jouer.” (11) ... *„Alors que les jeux finis sont définis de dehors, les jeux infinis le sont du dedans.”* (15). *„Les joueurs du fini jouent à l'intérieur des limites: les joueurs de l'infini jouent avec les limites.”* (19).

Il existe donc – tout au moins en abstrait – une sémiotique des systèmes finis (structurale), et une sémiotique des parcours infinis (cognitive ou esthétique). Une sémiotique du texte fini prend comme point de départ une notion apparentée à ce que la linguistique appelle la „*langue*”. Comme la langue, l'espace étudié par cette sémiotique est toujours conçu comme un système clos, suivant la théorie logico-mathématique des ensembles. Une sémiotique du texte infini, cherche, en revanche, les significations à l'intérieur de quelque chose comme un „*langage*”, qui est un dispositif – toujours ouvert – de symbolisme.

Un dispositif infini ne fait pas nécessairement système, mais il a des parcours. Donc, à la place d'une

superposition d'ensembles ou de langages hiérarchisée, il proposera des modules en interface déhiérarchisée, à la manière des „Societies of Mind” dont parle M. Minsky (1985). Plus loin, dans le présent travail, ces modules seront appelés des „trames”.

Un signe, à l'intérieur d'un système, a une valeur différentielle, et le système, à son tour, trouve sa valeur différentielle à l'intérieur d'autres systèmes. En revanche, l'unité de découpage dans le dispositif infini trouvera sa signification avant tout dans sa propre condition d'„individuel qualitatif”, telle que, comme dit Peirce, „elle est présente à l'esprit”. On peut appeler cette unité „figure”. Une figure sera donc toute unité de découpage, à quelque niveau que ce soit, qui conserve après son extraction ses propres caractères individuels. Pour cette raison, à la place de toutes les subdivisions que la notion de système linguistique a introduites (sens, référence, définition, force, code etc.) on peut se permettre de ne retenir que la notion de „sémiosis” ou de référence, par laquelle on entendra tout ce qui, dans une figure, est interprétable, à quelque niveau que ce soit.

Parmi les caractéristiques de la figure comme unité de la sémiotique esthétique, nous trouvons sa possibilité non-linguistique, évoquée par N. Goodman (1969) d'être „dense” et „replète”. La caractéristique de la densité consiste en l'absence d'articulation en caractères différenciés formant un ensemble fini (il n'y a pas d'alphabet pictural, par exemple). La réplétion est la caractéristique qui fait qu'il n'y ait pas d'emblée des traits étrangers à la symbolisation (pas de système a priori de pertinence). Les pages qui suivent constitueront un effort pour situer l'originalité du deuxième versant (cognitivo-esthétique) de la sémiotique.

On peut dire du sens de tout fait signifiant ce que Saint Augustin disait de la notion du temps: nous comprenons ce que c'est tant que nous n'avons pas à le dire. Dès qu'il s'agit de le dire, les possibilités sont au nombre de quatre:

a) La tautologie. „La limite du langage — disait Wittgenstein — se montre dans l'impossibilité de décrire le fait qui correspond à une proposition (qui est sa traduction) sans, justement, répéter la proposition.” (1980:10). Le degré zéro idéal de la description du sens est donc la répétition, qui ne représente dans ce cas qu'une autre forme de psittacisme.

b) La réduction formelle, qui change les contours du fait et le prive de son individualité signifiante („un opéra - disait G. B. Shaw - est toujours l'histoire d'un ténor qui aime un soprano tandis qu'un baryton essaie de l'en empêcher”).

c) Le recours a des méthodes topologiques, comme la théorie des catastrophes, lesquelles, sans constituer des langages à proprement parler (donc sans ajouter du sémantisme) sont beaucoup plus fines pour la description de l'individuel que tout autre système formel, mais ne permettent pas d'aborder l'aspect non descriptif et conjectural de l'interprétation.

d) L'emploi du langage ordinaire, dont la fidélité sera toujours asymptotique, à la manière d'un horizon, ou du Ground de Peirce, c'est-à-dire selon la fidélité propre aux „airs de famille”. Cette dernière option n'est féconde que si l'on se sert du langage ordinaire non pas en tant que glose, mais comme outil inférentiel.

La complémentarité des deux dernières options constitue pour l'heure l'idéal d'un projet de sémiotique qui s'émancipe finalement du dogme de la matrice saussurienne de toute signification pour entrer dans le domaine du cognitif et de l'esthétique. Seul le dernier volet sera abordé ici, car il paraît moins urgent de se pourvoir d'un excellent outil descriptif que de présenter l'interprétation comme un processus

de solution de problèmes. D'où le caractère conjectural et approximatif de la procédure et son recours plutôt à des maximes qu'à des grammaires. Tout cela autorise le recours à l'appellatif plus simple de „sémiotique abductive”.

Dans un certain sens, on pourrait qualifier cette sémiotique de „triviale” ou „faible”.

„Triviale” parce que, d'abord, l'étymologie de cet adjectif fait penser aux carrefours où les choix des parcours se multiplient. En suite, en référence indirecte au rnement ternaire („tri-vial”) de la sémiosis de Peirce qu'elle tente d'adopter. Finalement, parce que, par essence, une sémiotique considérée comme un jeu infini, n'aspire pas à une formule terminale: on ne joue pas pour gagner, mais pour continuer à jouer... On se souviendra, à ce propos, que pour Wittgenstein, le langage – et la connaissance, de surcroît – n'est pas un ensemble clos, mais un dispositif toujours amplifiable, qu'il compare poétiquement aux villes anciennes, avec „des vieilles maisons et des maisons récentes, avec des maisons comportant des annexes de différentes époques; et cela, entouré d'un ensemble de quartiers nouveaux...” (1953: § 18). Même dans sa très stricte théorie du „Tableau”, énoncée dans le *Tractatus*, Wittgenstein concédait que les limites du monde, et partant du langage, sont instables: si les faits ne changent pas, les limites du monde oui (1961: § 6.43). Voilà pourquoi il n'y a pas de regard éloigné par rapport au langage, autrement dit, de métalangage: le langage ne peut renvoyer au langage qu'„indiciellement”, en le montrant, en le prolongeant et en l'intégrant, pas en en sortant. Un langage sur le langage, est un quartier nouveau à l'intérieur d'une ville ancienne. En d'autres termes, „une description de la langue doit produire le même effet que la lan-gue” (Wittgenstein, 1969: § 1.108).

„Faible”, parce que cette sémiotique refuse les contours „durs” du formalisme absolu, qui laisse passer par ses mailles la signification qu'il se propose de décrire. On n'atteint

la signification d'un fait que lorsque l'on maintient comme tels les contours „flous” des notions qui le portent à la connaissance. Frege disait qu'une aire qui n'est pas clairement délimitée n'est pas une aire du tout. À cela Wittgenstein objectait avec une boutade très éloquente: imaginons les problèmes que susciterait une consigne du type „arrête-toi ici” si au lieu de signifier „plus ou moins ici” elle devait être interprétée avec une précision absolue... (1953:§ 71 et 88). Mais opter pour une sémiotique „faible” ne signifie pas se contenter d'une épistémologie „molle”. En fin de compte, c'est surtout la démarche qui revendique la primatie du „parcours” qui a plus que toute autre le droit, selon l'étymologie du mot (hodós), à revendiquer une „méthodologie”.

Il y a, en fait, dans toute science un principe que l'on pourrait appeler le „principe de renoncement”, qui dirait, globalement, que l'on ne peut jamais tenir tout à la fois. En arithmétique, ce principe a été énoncé par le théorème de Gödel, selon lequel dans tout système formel il faut choisir entre cohérence et complétude. En mécanique quantique, on le trouve dans le principe de complémentarité, qui dit qu'il est impossible de connaître en même temps la position d'une particule et sa vitesse. Pour ce qui est des sciences de la signification, le principe de renoncement a été énoncé par le mathématicien R. Thom en ces termes: „tout ce qui est rigoureux est insignifiant”.

„Pour moi, - dit-il - le vrai principe de complémentarité, qui domine toute notre activité intellectuelle s'énonce: Tout ce qui est rigoureux est insignifiant. Hilbert avait bien vu, dans son axiomatique de la géométrie, qu'on ne pouvait accéder à la pure rigueur qu'en éliminant l'intuition, en privant les symboles de tout sens. En refusant le formalisme pur, en exigeant l'intelligible, le futur esprit scientifique va courir, de gaîté de coeur, le risque de l'erreur. Après tout, mieux vaut un univers transparent à l'esprit, translucide, où le

contour des choses est un peu flou, qu'un univers aux certitudes précises, écrasantes et incompréhensibles, comme l'est celui de la physique classique". (1968:10)

Apparemment, Thom veut appliquer ce principe à toute science, mais ce qui compte dans le cas présent, c'est sa pertinence en sciences de la signification. Entre la rigueur absolue et la signifiante de l'individuel, la sémiotique se doit de choisir la signifiante.

3. La théorie de l'abduction

La technique méthodologique proposée pour l'interprétation de l'individuel qualitatif sera ce type d'inférence développé par Ch. S. Peirce sous le nom d'abduction.

Laissant pour le moment de côté l'exemple tellement glosé de la boîte de haricots blancs, qui sert d'introduction obligée à sa théorie, on peut dire, grosso modo que l'abduction est l'activité inférentielle qui, une fois trouvé un phénomène „surprenant”, cherche à convoquer ou à inventer une trame à l'intérieur de laquelle ce phénomène serait, en quelque sorte, normalisable. Si elle constitue le point de départ de toute science – c'est, selon Peirce, la forme logique de l'hypothèse – on peut dire sans crainte de trahir l'auteur qu'elle est surtout la méthode par excellence des sciences de la signification.

D'une certaine façon elle constitue aussi le prolongement, vers la totalité de la nature et de la culture, des implicatures que Grice attribue à la dynamique conversationnelle et du „contrat” d'énonciation que Greimas présuppose à la base de tout discours. Sa question fondamentale serait la suivante: „que faut-il „impliciter” pour

que ce phénomène d'apparence inattendue trouve une certaine normalisation qui le rende intelligible?"

Si dans la sémiotique descriptive prévalent les modèles de type „iconique”, puisqu'il s'agit de produire un simulacre de la constitution de l'objet, l'épistémologie abductive privilégie, sans la rendre exclusive, une modélisation de type „indiciel”, qui consiste en la saturation d'une figure de base par la postulation de différentes „trames”, dont quelques-unes (cf. plus loin les trames analogiques) pourront, certes, faire appel à un certain iconisme.

Deux démarches sont donc à prévoir dans la méthode abductive:

1) L'abduction de la „figure”, que Peirce appelait „induction de ca-ractères”, et qui consiste dans l'individuation qualitative du phénomène observé. Si les objets dans un espace font avant tout taxinomie, les caractères des objets, eux, font figure. Pour cette première démarche, l'observation minutieuse, le „flair” et le „goût” - caractéristiques de toute activité esthétique - constituent des moments indispensables - sans être les seuls - de la quête. Il s'agit avant tout de capter ce moment où, à l'intérieur d'un fait signifiant, le voisinage des attentes se trouve brisé par la pointe „catastrophique” qui demande une sorte d'identification et surtout une intellection.

2) L'abduction des „trames” qui saturent ces figures pour former des constellations ou des modules de connaissance de toutes sortes, depuis le module strictement syntaxique jusqu'aux modules herméneutiques, suivant un parcours illimité de passerelles à l'intérieur d'une aire fixée par la nature même de la figure. Ce deuxième pas de la sémiotique abductive répond en écho aux exigences de Wittgenstein selon lesquelles il est impossible de connaître une chose en dehors des „états de choses”.

La sémiotique abductive est à la fois un chapitre de philosophie et un art interprétatif. Mais dans son origine, la théorie de l'abduction ne se lie pas explicitement aux problèmes d'interprétation des faits signifiants tels qu'ils sont posés dans la mouvance actuelle des études sémiotiques, en particulier de la sémiotique textuelle. Il est nécessaire donc de découvrir le pont qui permettra de passer de sa théorie de l'hypothèse aux règles de l'interprétation textuelle. Autrement on ne cessera jamais d'appliquer les trichotomies de Peirce à des simples exercices taxinomiques sans aucun intérêt interprétatif, et sa théorie abductive aux activités des détectives de roman, pendant que, implicitement, on avoue leur incapacité à „produire” des véritables interprétations d'un fait complexe.

Le pari de ce qui suit est de montrer qu'il existe une véritable méthode de sémiotique abductive, qui se lie très bien à certaines notions du domaine de l'intelligence artificielle ainsi qu'à certains chapitres de la narratologie greimasienne, et qui détermine de nouveaux rapports avec la philosophie.

a. L'origine de l'abduction

Le point de départ de l'idée peircienne de l'abduction est dans l'affirmation de l'origine qualitative de toute science factuelle.

La distinction entre sciences humaines et sciences de la nature est seconde par rapport à un noyau commun qui les réunit en tant que sciences „factuelles”, opposés aux sciences simplement déductives. Il s'agit avant tout de l'explication d'un fait. Et tout fait, avant de décider s'il sera traité comme un fait brut ou comme un fait signifiant, du moment qu'il demande une explication, se présente comme une énigme qualitative.

L'élaboration de l'hypothèse constitue précisément ce moment qualitatif de toute science.

Or, l'épistémologie traditionnelle fait l'impasse de l'hypothèse comme activité logico-sémiotique pour la réduire à un simple phénomène d'intuition. Pour Peirce, l'élaboration de l'hypothèse est une instance éminemment inférentielle de la logique épistémologique, bien qu'elle ne soit ni de nature déductive ni de nature inductive, d'où la postulation d'un troisième type de raisonnement, l'abduction. La déduction est une activité qui infère „syntaxiquement” les résultats d'une norme connue. L'induction est une opération de confirmation projective. Goodman a montré (1965) comment elle ne pourra jamais être entièrement syntaxique, à cause des ambiguïtés logiques de l'implication. Quant à l'abduction, elle est de nature prioritairement „sémantique”. Ce qui veut dire que toute hypothèse, même dans les sciences les plus quantitatives, est le produit a) d'une véritable inférence et non pas d'une simple intuition, b) d'une inférence de nature qualitative, c) d'une activité authentiquement sémiotique.

En effet, tout raisonnement a pour Peirce les ingrédients indispensables de la sémosis en général, à savoir un élément premier, un élément second, et un élément troisième:

„Premier est le concept d'être ou d'exister indépendamment de toute autre chose. Second est le concept d'être en relation ou en réaction à quelque chose d'autre. Troisième est le concept de la médiation, par laquelle un premier et un second sont mis en rapport” (6.32).

Raisonner c'est passer d'une proposition à une autre par l'intermédiaire d'une troisième: c'est donc un acte sémiotique. Dans un syllogisme, ces trois catégories se combinent selon Peirce avec trois moments de différente valeur pragmatique, qui sont: la règle, le cas et le résultat.

Chaque type d'inférence se distingue alors par la position dans l'algorithme de ces trois moments. En tenant compte dans chaque inférence du poste investi par la conclusion, on observe que: la déduction est l'inférence d'un résultat; l'induction est l'inférence d'une règle, l'abduction est l'inférence d'un cas (la question de l'universalité ou particularité des affirmations, celle de leur caractère affirmatif ou négatif, celle de l'ordre des prémisses, n'affectent pas cette classification).

En général, une science sera considérée comme plus exacte ou plus fiable en proportion à la force de son pouvoir déductif, c'est-à-dire à sa capacité à anticiper ou de projeter des phénomènes avec force de nécessité. Et lorsque les sciences humaines prennent comme modèle le paradigme galiléen ou newtonien, c'est précisément dans les vœux de pouvoir élargir le champ de leur déductibilité, leur capacité de prévision.

Quant à l'induction, il s'agit d'une inférence indispensable aux sciences expérimentales. Elle consiste dans la vérification d'une règle par l'observation de cas supposés être des résultats de la règle. Mais la liaison ascendante entre un cas et une règle ne peut se faire de façon arbitraire. Comme les montrent les maximes de Stuart Mill, il faut un certain degré de pertinence pour que la chaîne des cas puisse confirmer, avec une certaine probabilité, une règle. La coïncidence, même réitérée, d'une éclipse au Pérou et d'une peste en Europe a moins de probabilités de répondre à une règle que la multiplication de rats sur place.

Pour éviter de tester toutes les coïncidences, il faut partir d'une étude méticuleuse du cas en tant que tel, pour trouver une certaine voie à la pertinence de la recherche. C'est là que l'individuel a besoin d'être traité en ce qu'il a de qualitatif, et que le „feeling” acquiert un certain statut en épistémologie: il s'agit de „saisir” un fait individuel avant toute

postulation d'un système; dans notre exemple, il s'agira d'essayer de comprendre ce qui est caractéristique de la peste, avant de pouvoir dire que l'itération de certaines coïncidences serait plus probante que l'itération d'autres. C'est la place de l'hypothèse.

La nouveauté de Peirce consiste à dire que l'hypothèse est, à son tour, un type d'inférence et non pas une simple intuition, qu'il y a, donc, une véritable logique de la perception, bien qu'il s'agisse d'une inférence présentant un degré encore moindre de probabilité.

Selon Peirce, si la logique ancienne ne connaissait pas l'abduction (bien que le terme soit d'origine aristotélicienne), c'est parce qu'elle était conçue comme un art de passer d'un concept à l'autre sur une base déjà donnée: celle du principe d'autorité („magister dixit”). Plus tard, avec Descartes, on assiste à un déplacement du principe d'autorité vers celui de l'innéisme des idées, mais dans les deux cas, on fait économie du commencement: le point de départ est déjà donné, et on doit seulement s'interroger sur la méthodologie du „passage”. Abandonner le principe d'autorité et celui de l'innéisme, c'est se demander s'il n'y a pas une démarche logique propre à la saisie de l'objet, inscrite dans l'acte même de perception. Clarifier ce moment est l'oeuvre de l'abduction

b. Les ingrédients de l'abduction

La fonction d'une hypothèse est, pour Peirce, de „rendre compte des faits, ou d'un quelconque parmi les faits en question”. Elle doit prendre alors la forme suivante:

„On observe un fait surprenant C;

Mais si A était vrai, C s'expliquerait comme un fait normal;

Alors il est raisonnable de soupçonner que A est vrai.”
(5.189)

1) Le fait surprenant

Cela pourrait paraître une lapalissade, mais il faut reconnaître avant tout que seul mérite une explication ce qui apparaît comme non-expliqué, comme hors-norme, comme une rupture, comme un point de bifurcation à l'égard d'une ligne, comme un „résultat” inattendu. Il n'y a pas de science des évidences. Mais toute irrégularité ne constitue pas nécessairement un fait de rupture phénoménologique: il y a des irrégularités attendues et des régularités inattendues: „Personne ne s'étonne - dit Peirce - du fait que les arbres d'une forêt n'assument pas une disposition régulière, ni demande des explications pour un tel fait” (7.189). En revanche, il y a des régularités inattendues qui exigent une explication (la continuation de la chaleur estivale en automne, une forêt constituée d'arbres entièrement égaux). Ce sont les ruptures, soit d'une régularité, soit d'une irrégularité, qui appellent l'explication. Mais rupture par rapport à quoi? Rupture par rapport à nos attentes, répond Peirce. Et c'est là que se trouve l'essence de son pragmatisme.

Lorsque Peirce oppose la notion d'expectative à celle de régularité, on est tenté de rapprocher sa conception de l'idée de stabilité topologique selon René Thom. Ce qu'il y a au départ c'est une morphologie, c'est-à-dire quelque chose comme un spectacle homogène dans lequel les variations sont admises dans la mesure où elles répondent à un certain accord de voisinage. Dans l'exemple de Peirce, la différence des arbres ne trouble pas l'unité morphologique de la forêt car le processus ne change pas „l'apparence qualitative” du voisinage. Tout à coup on trouve un point de rupture de

voisinage, car la morphologie n'a pas la même apparence qu'auparavant. Ce point de rupture est appelé par R. Thorn „point catastrophique” ou „catastrophe”. L'expliquer c'est d'abord identifier et situer la rupture, et ensuite rendre compte du nouveau voisinage qui s'y origine.

2) La notion d'expectative

Nous avons vu que l'abduction s'applique avant tout à un fait surprenant. En d'autres mots, à ce qui contrarie nos „expectatives”.

La notion d'expectative peut paraître psychologisante et subjective à outrance. Mais en fait, elle n'est que „phénoménologique”. Pour Peirce, l'attente sémiotique n'appartient pas à la psychologie individuelle, mais répond à la notion logique d'„habitude” qui fonde toute idée de signification. La première maxime du pragmatisme est que „ce qu'une chose signifie est simplement l'habitude qu'elle comporte.” (5.400). Il n'y a donc de signification que pour le sujet, mais le sujet est de nature logique et se définit par une série d'habitudes, appelées également „croyances”. La croyance est le résultat de l'abduction primaire selon laquelle il y a une affinité entre la connaissance et la vérité. Sans ce premier acte de foi il n'y a pas de connaissance possible. La croyance en tant qu'habitude est la forme logico-pragmatique de la vérité, et dire qu'il y a une signification ontologique différente de la signification „quoad nos” est un non-sens.

3) L'abduction primaire ou fondamentale

Expliquer, pour Peirce, n'est pas satisfaire un trouble psychologique, ni ramener une chose à sa causalité ontologique ou physique. Il s'agit plutôt de l'application du

principe de „raison suffisante”, qui est logiquement premier par rapport au principe de causalité. „Per rationem sufficientem - disait Wolff en résumant la position de Leibnitz — intelligimus id, unde intelligitur, cur aliquid sit”.

On a accusé la formulation de Wolff de confondre raison ontologique et raison gnoseologique. Mais c'est là que devient important le principe majeur de la sémiotique pragmatique de Peirce, selon lequel il n'y a pas de différence en logique entre être tout-court et être connu. On n'explique qu'un phénomène, et un phénomène est essentiellement quelque chose qui se fait présent à l'esprit.

Pour la même raison, il n'y a pas de science possible sans la présup-position d'un certain „instinct de vérité” qui met l'intellect en affinité avec l'être des choses. En termes sémiotiques, on dit qu'il n'y a de connaissance d'un „phanéron” qu'à partir de la position troisième d'„interprétant”.

En tant qu'hypothèse de départ, cet „instinct” est déjà une abduction. Il s'agit d'une „abduction d'abduction” ou, pour reprendre la terminologie d'U. Eco, d'une „méta-abduction”. Elle consiste „A décider si l'univers possible cerné par nos abductions de premier niveau est le même univers de notre expérience” (Eco 1983:245). Ce qui veut dire que toute abduction est implicitement enchâssée dans une autre, plus générale, concernant les rapports entre la connaissance et le monde. La formulation pourrait être la suivante: „si l'on accepte l'abduction comme ontologiquement légitime, et si... alors le résultat que voici serait explicable”. Peirce appelle ce principe: „abduction fondamentale ou primaire”;

„A la base de tous ces principes se trouve une abduction fondamentale et primaire. Une hypothèse que nous devons assumer dès le début, étant donné que nous manquons de preuves à son appui. Cette hypothèse est que les faits dont nous disposons peuvent être rationalisés, et rationalisés par

nous. [...] Nous sommes contraints à une telle assomption, indépendamment d'une quelconque preuve de sa vérité. Animés par cet espoir, nous pouvons procéder à la construction d'une hypothèse"(7.219). [...]”... l'intellect humain est en affinité avec la vérité, en ce sens qu'à travers un nombre fini de tentatives pour deviner on tombera dans l'hypothèse correcte. [...] En somme, l'existence d'un instinct naturel à la vérité est l'ultime planche de salut de la science „ (7.220).

Ainsi, la saisie qualitative qui précède l'explication causale est certainement une opération qui compare le phénomène avec les attentes de l'intellect, mais selon le principe de l'„abduction primaire”, cela ne saurait s'opposer, à long terme, à la nature du réel.

4) La nature de la norme

Toute science – qu'elle soit des solides ou des textes – commence donc comme la trame d'un roman policier, par un geste interprétatif en vue d'une explication.

Il s'agit de porter à l'intelligibilité un fait „surprenant” (un résultat inattendu). Devant ce problème on peut assumer une double attitude: soit on fait appel à des causes surnaturelles (si une bouteille de Coca me tombe sur la tête dans une forêt vierge je pense que les dieux veulent me punir...) auquel cas on démissionne de tout souci scientifique; soit on s'efforce de trouver une circonstance qui rendrait ce fait „normal” (par exemple l'existence d'un véhicule aérien plus la loi d'attraction terrestre). L'abduction est donc une forme d'intégration d'un fait aberrant dans une trame normalisante. On essaie de convertir un résultat en „cas” d'une „norme”. Lorsqu'un fait devient un „cas” il est en quelque façon „typifié” et apaise l'entendement, momentanément troublé dans son habitude.

La norme recherchée n'est pas nécessairement un système. Il lui suffit d'avoir la structure de la trame qui lie deux faits. En réalité, jamais un fait n'explique un autre que s'il est intégré dans un certain programme, sans qu'il importe que ce programme soit universel, particulier, contextuel ou imaginaire. C'est cette notion de trame ou de programme plutôt que celle de loi que recouvre le terme „norme”. La remarque est de grande importance, car elle poserait les bases d'un style d'explication du qualitatif sans recours à la notion de système ni à celle de métalangage.

Cette norme peut être de deux sortes:

a) Soit elle correspond à une trame connue d'avance: c'est le cas dans l'exemple des haricots: je vois des haricots blancs, et je vois une boîte à moitié pleine qui contient des haricots de la même couleur, alors je reconduis mentalement les haricots à la boîte.

b) Soit elle ne correspond à rien de connu comme existant, mais d'en postuler l'existence rendrait plausible la normalité du fait: dans mon premier exemple, sans jamais avoir entendu parler d'avions ni de gravité, le fait de les postuler colmate „raisonnablement” la brèche ouverte à l'intelligibilité par une bouteille qui tombe du ciel en pleine forêt vierge. Ou, pour reprendre un autre exemple de Peirce, „On trouve des fossiles, quelque chose comme des restes de poissons, mais en plein continent. Pour expliquer le phénomène, on suppose qu'à une époque la mer baignait le territoire” (2.625).

On remarquera que cette deuxième acception – la plus intéressante en sciences de la signification – coïncide à peu près avec la définition que Wittgenstein, dans le *Tractatus*, donnait de la signification d'une proposition: l'état de choses possible ou réel qui rendrait cette proposition vraie.

La connaissance préalable requise pour normaliser un résultat, est constituée par une certaine mémoire passive des scénarios de différents types qui peuvent lier les fait entre eux. Ces scénarios sont des structures, mais pas des systèmes totalisants. Cependant l'abduction n'est pas seulement une mise en fonction du réservoir mnémonique: elle est – comme le soulignent J. et M.B. Hintikka (1983:191) – une combinaison de mémoire et d'intelligence créatrice, car la réponse peut se trouver dans un scénario inédit, à créer, et non seulement dans un registre de cas déjà établis. L'abduction appartient à la dynamique de l'apprentissage. Expliquer, ce n'est pas trouver une loi universelle appliquée individuellement (cela correspond à processus d'induction), mais trouver un scénario plausible qui „normalise” le phénomène du point de vue cognitif.

c. La figure et la trame

Implicitement, Peirce propose deux pas successifs dans l'élaboration d'une inférence abductive. Si expliquer un fait c'est l'incorporer dans une trame, pour pouvoir l'incorporer il faut d'abord l'interpréter comme fait individuel. Je propose d'appeler le premier pas: „abduction de la figure” et le deuxième: „abduction de la trame”. C'est par ce double exercice que la sémiotique abductive s'écartera franchement de la sémiotique structurale à matrice linguistique, pour anticiper les notions, respectivement, de „prototype” et de „frame” en intelligence artificielle.

4. L'abduction de la figure

Pour être en conditions d'attribuer une normalisation conjecturale à un fait surprenant, il faut en quelque sorte „identifier” au préalable l'originalité de tel fait. Pour la sémiotique structurale, un fait n'est, sémantiquement parlant, qu'une „valeur” dans le système. On fait l'économie, ou peut-être on masque, l'interprétation du phénomène individuel en tant que tel. L'essence de la sémiotique abductive est avant tout là: un fait ne s'explique qu'une fois qu'on lui a attribué une certaine interprétation.

En d'autres termes, la sémiotique structurale part de l'établissement à priori (car dérivés de la théorie) des „traits pertinents”. La sémiotique abductive, en revanche, commence par une opération qui précède toute notion de pertinence. Les unités ne se définissent pas seulement par découpage, car pour pouvoir justifier ce découpage il est nécessaire d'observer les caractéristiques immanentes de l'objet individuel, et décider ensuite à quelle structure il convient de le référer.

a. La notion de „figure”

Le terme de „figure” n'est pas de Peirce, mais il sert ici à remplacer celui de „signe” pour indiquer toute unité de découpage dans laquelle le contenu individuel est retenu, et non pas évacué au profit d'une place dans le système.

L'opération d'abduction de la figure rejoint ainsi ce que Peirce appelle l'„induction de caractères”. On remarquera que la notion de „caractère” est étrangère à la sémiotique structurale. Une structure ensembliste ordonne des „éléments”, et les éléments font taxinomie. Mais avant de s'incorporer dans une structure, et pour pouvoir justifier cette incorporation, une

figure est une constellation de caractères. Si les objets constituent des taxinomies, on dira que les caractères déterminent un „voisinage”. Et c'est l'identification „ad intra” de ce voisinage de caractères qui permettra, par la suite, de postuler l'appartenance („ad extra”) à une classe déterminée:

„On relève dans un objet déterminé un ensemble de caractères appartenant à une certaine classe; de là on fait l'inférence que tous les caractères de la classe appartiennent à l'objet en question” (2.632).

La différence de l'„induction de caractères” par rapport à l'induction tout court est que celle-ci procède par énumération d'objets, tandis que les caractères ne s'additionnent pas mais se configurent. Dans son propre langage, Peirce dira que l'induction „classifie” tandis que l'abduction „explique” (2.636): c'est là que réside l'essence „qualitative” de l'abduction.

De tout cela il résulte que si l'abduction de la figure ou induction de caractères précède la théorie, la composante déductive de cette première démarche sera pratiquement nulle. D'où l'impossibilité d'élaborer une grammaire de la figure. La consigne, pour le moment, est que tout peut fonctionner. Il s'agit de solliciter l'objet dans tous les méandres de sa réalité phénoménale, c'est-à-dire de scruter avec obstination les conditions de son identité cognitive.

On parle d'identité cognitive pour signaler que ce type de connaissance ne coïncide pas avec une identification de type essentialiste ou normatif ni même avec une définition linguistique. Car, comme disait Freud, les mots, considérés comme des unités linguistiques, sont fermés tandis que les images de choses – et, dirons-nous, les images des mots – sont ouvertes.

Il s'agit donc, non pas de déterminer „a parte ante” les critères théoriques de l'identification de l'objet (les traits pertinents), mais de procéder à un fin travail, inférentiel à sa

manière, pour intégrer les caractères perçus dans une figure qui, dans un deuxième temps, postulera une trame d'intégration dont ce fait constituera un „cas”. L'affirmation „Socrate est un homme” (seconde prémisse du célèbre syllogisme) est, malgré son apparence intuitive, le produit de toute une série d'opérations de configuration de caractères observés.

Souvent l'abduction de la figure fonctionne comme une anticipation tâtonnante de trames potentielles, répondant au rythme selon lequel on enregistre les caractères. La logique de l'opération ressemble selon Peirce, au „jeu des vingt questions”, dans lequel l'un des joueurs pense à un objet et les autres doivent poser un maximum de vingt questions auxquelles on doit pouvoir répondre par „oui” ou par „non”. Bien évidemment, les points sont comptés, et gagne celui qui, ayant choisi des questions stratégiquement orientées, atteint la réponse en économisant le plus de questions. „Le secret de l'affaire réside dans la cautèle qui subdivise une hypothèse dans ses minimales composants logiques et en risque un à la fois” (7.220). Autrement dit, la première abduction est celle qui en remontant des réponses, réussit à inférer les meilleures questions.

Dans la pratique, je peux commencer par choisir l'un des caractères observés. Ce choix sera guidé par un certain soupçon quant à sa typicalité dans la figure, c'est-à-dire en flairant qu'il est au centre d'un nouveau voisinage morphologique. J'essaie en suite de trouver la catégorie qui définit ce caractère, pour l'ériger en principe provisoire de normalisation du phénomène tout entier. Dès que je trouve des caractères en contradiction avec ce type de normalisation, je passe à une abduction seconde, susceptible d'intégrer les deux caractères ou série de caractères en apparence disparates. À la fin, j'arriverai à une abduction englobante, qui sera la trame à l'intérieur de laquelle le phénomène apparaîtra comme un

„cas”. Peirce donne un exemple, un peu perfide mais très éloquent, de ce type d'opération:

„Les transports e.n commun sont des laboratoires bien connus de modé-les spéculatifs. Enfermés là dedans, sans rien à faire, on commence à examiner les gens d'en face et à chercher des biographies qui leur aillent bien. J'observe une femme dans la quarantaine. Son apparence est si sinistre qu'il est difficile d'en trouver une pareille parmi un millier, presque à la limite du démentiel, mais avec une mine d'amabilité que peu de gens, même dans son sexe, peuvent obtenir par simple commande. En outre, deux vilains plis anx côtés des lèvres serrées révèlent des années de discipline sévère. Ajoutez. une expression de servilité et d'hypocrisie trop abjecte pour une domestique, tandis qu'apparaît une éducation de bas niveau, quoique en rien commune, combinée à un goût pour s'habiller ni grossier ni voyant, sans avoir rien de distingué. Tout cela montre une évidente familiarité avec quelque chose de supérieur, qui va au-delà du simple contact entre une femme de ménage et sa maîtresse. Tout cela, bien qu'à première vue on n'en soit pas frappé, apparaît à un examen plus attentif vraiment insolite. Notre théorie déclare que dans ce cas une explication se fait nécessaire, et je ne met pas longtemps à deviner que la femme est une ancienne nonne” (7.196).

La première observation qu'on peut faire à la lecture de cet exemple est que l'abduction mise en oeuvre n'est pas de celles qui consistent dans la recherche d'une trame (ad extra) mais appartient à la classe d'abductions dont le but est de trouver une configuration de caractères (ad intra). Il s'agit de trouver un principe unificateur de détails dont l'appartenance n'est pas évidente pour l'expectative habituelle.

La seconde observation est que dans ce type d'opération on ne cherche nullement une définition de type essentiel, mais la simple caractérisation d'un prototype, comme

lorsqu'on identifie un soixante-huitard à sa barbe ou qu'on dit qu'il y a des lunettes de libraire ou d'anarchiste.

En troisième lieu, on remarquera dans le paragraphe cité l'abondance de particules adversatives du type „mais”, „cependant”, „quoique” etc, qui signalent à chaque passage qu'un caractère particulier a suscité l'abduction d'une certaine catégorie, laquelle est immédiatement mise en cause par le caractère suivant, ce qui commande le passage à une nouvelle abduction susceptible de fournir une configuration intégratrice des deux caractères; et ainsi de suite jusqu'à l'abduction finalement adoptée. A chaque fois, l'hypothèse de voisinage se voit partiellement frustrée. Par exemple, une simple folle n'a pas cette expression de sincère amabilité, une simple bonne n'a pas cet air de contact avec un monde supérieur; il pourrait s'agir d'une religieuse, mais ses habits n'y correspondent pas. Reste la probabilité qu'elle soit une ancienne religieuse, et dans ce cas tous les caractères trouveraient une configuration adéquate.

La quatrième observation concerne le caractère non-péremptoire de la conclusion: elle garantit une compréhension du fait, mais ne vérifie pas: „La déduction - écrit Peirce - prouve que quelque chose doit être; l'induction montre que quelque chose est réellement opératoire; l'abduction suggère simplement que quelque chose peut être” (5.171)

b. Figure et typicalité

Devant une expectative frustrée, la tâche consiste donc à „fournir une proposition laquelle, si l'on avait su qu'elle est vraie avant que le phénomène ne se soit présenté, aurait rendu le phénomène prévisible, si non avec certitude, du moins avec une certaine probabilité: autrement dit, elle rend le phénomène rationnel, en fait une conséquence logique, nécessaire ou probable” (7.192)

Remarquons que Peirce demande une „proposition” et non pas nécessairement une „règle”. L'individuel peut s'expliquer par l'individuel, à condition qu'il existe une trame d'articulation: une médiation.

Cette remarque nous mène à proposer une analogie entre la sémantique de la figure et la notion de „prototype” proposée en psychologie cognitive, notamment par Eleanor Rosch, et dont se servent actuellement certaines recherches en intelligence artificielle.

On peut aisément observer qu'il existe un consensus tacite pour ce qui est des associations mentales lors de l'émergence d'une figure ou d'un mot. Les théories classiques de la définition prétendent que ce consensus est une sorte de „montée” vers le tronc (l'oximore est dans le référent) de l'arbre de Porphyre, par un itinéraire obligatoirement binaire.

Or, notre connaissance ordinaire fonctionne rarement comme le prétendent ces théories (cf. Eco 1985). Souvent elle descend vers un échantillon, d'autres fois il monte d'un ou plusieurs paliers ou mélange des niveaux et des branches, en retenant ici le „proprium” et là d'autres conditions tout-à-fait „accidentelles”, mais jamais prises en abstrait: toujours centrées autour d'un objet qui sert d'échantillon.

L'exemple classique est celui du mot „oiseau”. Dans aucun cas, selon les tests réalisés, la notion courante d'oiseau n'est reliée par les individus à une définition déductive ni même „scientifique”. En général on associe le mot à un certain „type” d'oiseau - l'hirondelle, par exemple - sans que pour autant ses caractéristiques soient comptabilisées comme des „traits pertinents”. Il s'agit plutôt d'une question de voisinage: on décide que l'hirondelle occupe le milieu d'une concentration de cercles, à l'extérieur de laquelle on place ce qui n'est sûrement pas un oiseau. Entre le centre et la périphérie se placent, par ordre décroissant, d'autres figures qui, comparées

à l'hirondelle, on associe moins immédiatement à l'idée d'oiseau (la chouette, le canard, par ex.), jusqu'aux cas les plus intéressants, qui sont ceux qui se situent à la frontière: l'autruche, ...le pingouin?

„Les catégories - écrit E. Rosch - ne sont pas - comme le laissent entendre maintes traditions de pensée en philosophie, psychologie, linguistique et anthropologie - des entités logiques, délimitées, l'appartenance auxquelles serait définie par la possession d'un simple ensemble donné de traits déterminants, et pour lesquelles toutes les instances possédant les traits déterminants auraient un total et égal degré d'appartenance. Il s'agit plutôt du fait que plusieurs catégories naturelles sont structurées intérieurement autour d'un prototype (les cas les plus remarquables, les meilleurs exemples) de la catégorie, avec des membres nonprototypiques qui tendent par ordre décroissant des meilleurs exemples jusqu'aux moins bons” (1977:218).

D'après les tests réalisés on constate que la tendance intuitive générale est de situer les prototypes de différents domaines sur un même palier d'inclusion (comme s'il y avait un niveau de normalisation des représentations), qui n'est ni le plus vaste ni le plus étroit de la taxinomie. Il existe un „basic level” qui est celui des prototypes, qui a ses „superordonnées” et ses „subordonnées”. Ainsi, s'agissant de voir quel mot représente plus un ensemble de caractères, dans la taxinomie suivante: meuble-chaise-rocking chair, ce sera „chaise” qui sera choisi.

On voit que la théorie cognitive des prototypes rejoint la notion wittgensteinienne d'„air de famille”. Un air de famille se perçoit plus qu'il ne se définit, et il cristallise autour d'objets représentatifs.

Cette conception appelle un certain nombre de remarques de grande importance pour ce qui est de la théorie et de la méthodologie sémiotiques.

1) La notion de „prototype” s'oppose à celle d'„archétype”, car au lieu de postuler un positionnement vers les niveaux plus hauts d'inclusion, elle se maintient dans le niveau du concret, refusant ainsi les objets idéaux et les hiérarchies de langage. À la différence des archétypes qui peuvent être conçus comme des modèles diagrammatiques, les prototypes configurent des modèles sémantiquement „saturés” (indiciels).

2) Le prototype est ce qui „représente le mieux” une catégorie donnée, sans préjuger du nombre et de la pertinence des traits qui le caractérisent. Le rapport sémantique d'un mot à sa signification, identifié à un parcours vers le prototype, ressemble plus à un phénomène de „résonance” entre deux diapasons qu'au modèle „moléculaire” d'un noyau sémique entouré de classèmes.

3) Puisque le nombre et l'ordre des traits pertinents n'est pas donné a priori, la représentation de la signification apparaît dans la théorie des prototypes plus comme un „parcours instable” entre différents noyaux d'un filet que comme une structure statique d'embranchements de catégories.

4) Si l'on accepte ce point de vue, on acceptera également un principe que l'esthétique et les sémiotiques non-linguistiques ont adopté depuis toujours, mais que les sémioticiens du discours langagier ne semblent pas prendre suffisamment en considération: qu'on peut signifier le singulier par le singulier et non seulement par des concepts abstraits ou par des catégories des prédicables. L'interprétant, selon Peirce, n'appartient pas nécessairement à un autre niveau que l'objet et que le representamen.

5) S'il est vrai que le prototype n'appartient pas à „la langue”, on ne peut pas dire sans réserves qu'il appartient à l'encyclopédie. Car l'encyclopédie comprend également les modules „forts”, scientifiques et juridiques, des définitions, des „désignateurs rigides”, tandis que le prototype ne regarde

qu'un module „faible”, phénoménologique, d'habitude et d'usage. Précisons.

a) Le prototype ne se plie pas aux modules „scientifiques”: que l'on arrive à démontrer que l'eau que nous connaissons a un équilibre moléculaire différent de celui que nous donnent les formules chimiques, cela ne changera pas la signification du terme „eau”, ni les connotations de l'objet auquel ce terme fait référence.

b) Le prototype ne se plie pas aux modules „juridiques”. Ceux-ci ne sont ni nécessaires ni suffisants. Ils ne sont pas nécessaires: un novice peut réaliser le prototype du moine, sans tenir compte du fait qu'il n'a pas encore émis ses vœux religieux. Ils ne sont pas suffisants: on peut reprendre pour illustrer cette affirmation, un exemple évoqué par Patrizia Violi (1982). Nous savons tous qu'une veuve est une femme qui a perdu son mari; cependant, pour la notion pragmatique que nous avons du concept de veuve, que dire du cas d'une femme qui a divorcé deux fois et tué son troisième mari? Elle constitue un cas limite, juridiquement elle est veuve, mais elle ne rejoint pratiquement plus les connotations affectives de „femme à plaindre” qui cristallisent dans le prototype de la veuve. Les traits juridiques de l'encyclopédie n'étaient pas suffisants pour la détermination du prototype.

6) Ce qui est difficile à établir dans une théorie des prototypes est le degré de standardisation des références. Pour E. Rosch, cette standardisation est „forte”, car le résultat de ses tests donnent un même type d'association pour tous les sujets, et c'est précisément ce détail qui lui permet de parler de prototypes. Cependant, en observant l'apprentissage individuel du langage, on pourrait se contenter de dire, à l'instar de D. Sperber dans sa théorie du symbolisme (1974), que le prototype est communautaire en tant qu'espace à parcourir (l'„air de famille”), mais que le parcours lui-même est inaliénablement individuel.

Ces réserves étant faites, on peut assimiler l'abduction de la figure à la détermination des conditions de connaissance prototypale. Elle consistera à convoquer les traits observés comme des symptômes de configurations alternatives, jusqu'à ce que l'on trouve celle qui rendra compte, de la façon la plus plausible, de la normalisation des traits „surprenants”.

C'est seulement à partir de cette première opération que l'on pourra ébaucher des hypothèses de „pertinence”, qu'on sera autorisé à négliger certains traits, et que commencera la prévisibilité de la trame. Dans l'exemple de Peirce, tant que je n'avais pas réuni les traits observés autour du prototype de l'ancienne religieuse, tout avait la même valeur. Désormais, on est autorisé à écarter, dans la prévision des trames, celles qui ne concernent, par exemple, que la vie d'une servante.

5. L'abduction de la trame

a. La notion de „trame”

À l'abduction de la figure succède l'abduction de la trame. À l'information exhaustive succède le souci d'intégration cohérente. C'est le passage de l'enquête aux présomptions, ou des symptômes au diagnostique.

La première caractéristique de la figure est d'être une organisation de caractères. Sa deuxième caractéristique est celle de n'exister qu'en constellation. De là surgit la notion de „trame”. La trame est à la figure ce que la structure est au signe. Elle est le pendant „faible” de la notion „forte” de système, et privilégie l'organisation „locale” à l'organisation „totale”.

La notion de trame a des connotations narratives. En l'adoptant, on garde une certaine continuité avec ce véritable coup de génie abductif de Greimas, qui a fait adopter, implicitement du moins, le récit comme prototype de toute forme de discours.

„Trame” serait donc, en premier lieu, le terme unique choisi pour désigner toutes les différentes organisations que Greimas propose comme base de la structuration du récit: schémas actantiels, structures narratives, configurations discursives, parcours figuratifs. Cette économie lexicale permet d'éviter les obstacles présentes par le reste de dichotomie qui perdure dans ce type de classification, entre un niveau narratif et un niveau discursif, comme si la figurativité dépendait de la „matière” (linguistique dans ce cas) dans lequel la narrativité s'actualise. On rejoindrait ainsi le niveau cognitivo-esthétique de toutes ces instances. En second lieu, et au-delà des phénomènes typiquement narratifs, „trame” est tout principe de normalisation à quelque niveau que ce soit. Le terme traduirait ainsi indistinctement, „schema”, „frame”, „script” et „plan”, cet ensemble d'expressions anglaises employées dans les études de représentation des connaissances appliquées à l'intelligence artificielle:

En intelligence artificielle, ces différents termes ne sont nullement des synonymes, et représentent en quelque sorte l'évolution qu'ont suivie les différents programmes de traitement automatique de connaissances.

1) Le terme „schema”, proposé déjà par F. C. Bartlett en 1932, a été vite abandonné à cause de son manque de spécificité, au bénéfice d'autres notions plus immédiatement opérationnelles. Le principe de base reste cependant acquis: la connaissance de l'individuel est tributaire du fonctionnement de la mémoire, qui procède par emboîtements; dans la pratique, lorsque l'on doit charger la mémoire d'une machine

susceptible de traiter des connaissances, ce n'est pas une liste de notions qu'il est nécessaire de fournir, mais une organisation de données répondant à différents domaines de la connaissance. En termes wittgensteiniens, il n'y a pas de connaissance des choses sans les „états de choses”: ceux-ci constituent la charpente du monde.

2) Le concept de „frame”, proposé notamment par M. Minsky (1977), renvoie à un réseau de données représentant une situation stéréotypée. Chaque fois que l'on se trouve devant une situation inédite, on convoque de notre mémoire une structure susceptible de donner à cette situation une assise mentale adéquate, et le cas échéant, on produit les modifications nécessaires (l'analogie, par exemple) pour réussir cette intégration. Une „frame” se présente comme une structure dotée de points et des relations. Chaque point est un poste à remplir par une certaine valeur. Il y a des valeurs indispensables et des valeurs circonstanciellelles qui contribuent à l'identification de chaque situation. Il ne s'agit pas de catégories sémantiques mais des signes de reconnaissance tout-à-fait pragmatiques.

Les frames se regroupent en „systèmes de frames”, de nature dynamique, dans lesquels celles-ci s'intègrent selon leur angle de considération de l'objet. Par exemple, lors de la contemplation d'une sculpture, l'observateur se déplace et transforme les frames qui configurent le système de l'objet, de façon à intégrer à chaque fois les éléments nouvellement perçus. Autrement dit, la frame permet en même temps de visualiser et d'imaginer, c'est-à-dire de suppléer à ce qu'on n'observe pas, au moyen de ce que Minsky appelle les „assignations par défaut”. Dans toute machine à comprendre il y a donc un dispositif tendant à réussir par tous les moyens l'interprétation d'une situation. Une phrase „a-grammaticale” peut, selon cette théorie, trouver dans certains cas une frame adéquate qui lui permet d'engendrer une image.

Dans la captation d'un discours, Minsky distingue:

a) Les „syntactic frames”, qui contiennent les conventions grammaticales de l'interprétation.

b) Les „semantic frames”, c'est-à-dire un réseau de qualificateurs et de relations concernant les participants, les instruments, les trajectoires et les stratégies, les buts, les conséquences et les effets latéraux.

c) Les „thematic frames”, qui sont des scénarios concernant des thèmes, des activités, des portraits, des montages.

d) Les „narrative frames”, ou formes schématiques d'histoires typiques, d'explications et d'arguments (focalisation, intrigue, dénouement, etc).

3) Le „script” (R. Schank et R. Abelson 1977) ou „scénario” (Minsky 1977), est un type particulier de „frame”. C'est une „structure qui décrit un séquence appropriée d'événements dans un contexte particulier” [...] „une séquence d'actions prédéterminée, stéréotypée, qui définit une situation déjà bien connue. Un script est, en fait, une petite histoire bien ennuyeuse qu'on connaît par coeur. Les scripts permettent de faire référence à des objets qui apparaissent pour la première fois comme s'ils avaient déjà été mentionnés.” (Schank et Abelson 1977:422). En d'autres termes, c'est grâce à ce livret implicite de scènes typiques, qu'un discours peut commencer paradoxalement par une particule anaphorique: „La serveuse”... dans un scène qui se passe dans un restaurant.

Cette idée a permis à l'équipe de Schank de charger la mémoire d'un système avec toutes les données typiques, par exemple, d'une scène de restaurant ou d'une agence de voyage, en spécifiant en même temps en langage formel le type sémantique („semantic primitives”) des actions décrites en langue naturelle et en lui fournissant un dispositif inférentiel permettant des condensations et des saturations en relation au script. Le résultat est que le programme peut soit réaliser des

résumés a partir d'un texte prolix, soit saturer les trous d'un texte laconique. Autrement dit, c'est un dispositif qui apprend à l'ordinateur en même temps des parcours sensés de mémoire et d'oubli.

4) Quant à la notion de „plan”, elle accentue un aspect indispensable à tout script qui est la possibilité de colmater les brèches d'une histoire en anticipant l'intention de ses acteurs. Elle concerne également le dispositif qu'on met en route lorsque la mémoire ne possède pas un script déterminé pour interpréter l'énoncé de façon standard. L'opération principale concernant le „plan” consiste en ce que H. Clark (1977) appelle le „bridging”, c'est à dire le pont inférentiel qu'un interlocuteur doit franchir pour comprendre une phrase qui ne dit pas tout ou qui dit tout autre chose que ce qu'elle „veut dire”. Par exemple dans la phrase: „John est mort hier. L'assassin n'a pas encore été trouvé” (Clark 1977: 417), ou dans l'exemple suivant de Schank: „John voulait être roi, il alla se procurer de l'arsenic”. Dans l'élucidation de l'opération de bridging, Clark s'appuie sur le „principe de coopération” de Grice, mais en employant une terminologie proche de celle avec laquelle Greimas définit le „contrat” énonciatif: en acceptant d'interpréter votre message, j'implicite que vous vous êtes engagé à prononcer un discours sensé.

Bien entendu, le panorama que je viens de présenter est par trop succinct. Mais il permet de proposer, néanmoins, quelques idées de rapprochement.

a) En premier lieu, l'ensemble de ces notions implique au départ un choix théorique qui est très proche d'une intuition greimasienne, selon laquelle les dispositifs d'énonciation et d'interprétation des énoncés dans la vie ordinaire obéissent au même type de stratégie observée à l'intérieur des récits. Autrement dit, le récit fournit non seulement un corpus à l'étude, mais également un modèle à l'interprétation du monde.

Par exemple, l'idée de „contrat”, et de „faire interprétatif” qui est interne aux structures narratives, répercutée hors des frontières du récit, comme type de relation entre énonciateur et énonciataire.

b) Cependant, Greimas prend l'option de distinguer des paliers assez différents que ceux proposés par les théories d'intelligence artificielle. Notamment il attribue la dimension „figurative” moins à des parcours stéréotypés de connaissance qu'à une façon de fonctionner du matériel linguistique en tant que langage. D'autre part les structures narratives se présentent plutôt comme des simulacres formels d'une organisation objective stable, concernant tout type de transformation, tandis que les scripts constituent des vrais „fragments” discursifs. Le pont me paraît, cependant, facile à franchir. Il suffirait d'établir une base commune selon laquelle la racine de toutes les formes sémiotiques est unitairement „cognitive”, mais s'actualisant dans la mémoire sous la forme de véritables trames figuratives à caractère à la fois dense et stéréotype. Ce trait d'union entre les deux conceptions peut être formulé de la façon suivante: „les schémas nécessaires pour la compréhension du langage sont identiques aux schémas employés pour la compréhension du monde qui nous entoure et les motivations des actions humaines” (Judith Green 1986:45)

c) Tout n'est pas résolu pour autant, dans la mesure où là où Greimas propose la construction d'un simulacre schématisé, les théories cognitives proposent une opération de remplissage („bridging”). En d'autres termes, on trouve ici confrontés le choix de modèles de nature iconico-diagrammatiques (Greimas) et celui de modèles de type indiciaire. Les trames et les scripts fonctionnent sur le plan des macro-structures le rôle que jouent les prototypes sur le plan des figures particulières. Elles servent à interpréter des situations particulières au moyen de fragments de particulier. Le tardif essor, dans le courant greimasien, de l'étude des

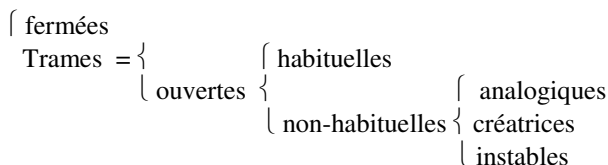
„motifs” comble une ancienne lacune concernant la pertinence du facteur „mémoire” dans l'activité interprétative.

d) La notion de „trame”, qui recouvre ici toutes les organisations mentionnées, englobe d'une certaine façon aussi celle de „système” lorsque celle-ci est applicable. C'est dans ce sens que Minsky parlera de trames de type „syntaxique” et „grammatical”, aussi importantes que les trames de caractère encyclopédique ou pragmatique. Une autre trouvaille de la théorie de Minsky est celle de distinguer des trames spécifiquement narratives, qui ne coïncident pas avec les scénarios ni avec les structures narratives de Greimas, dans la mesure où elles concernent la mémorisation non pas de „situations” type, mais des „formes” type de raconter des histoires, autrement dit des stratégies spécifiquement énonciatives.

b. Typologie des trames

Les théories cognitives qui s'appliquent de façon trop immédiate à la construction de systèmes automatiques, négligent souvent un aspect de l'interprétation des énoncés qui est pourtant capital chez les humains. Il s'agit des trames de suppléance, c'est-à-dire du travail typiquement abductif que doit faire l'esprit pour faire entrer dans une configuration une individualité trop aberrante. La difficulté que présentent ces types de trames pour être intégrées dans les systèmes provient en général de deux facteurs. En premier lieu, la complication du mécanisme requis. En second lieu, la marge d'arbitraire qu'elles comportent. L'interprétation humaine, cependant, ne peut pas se passer de ce type d'opération, qui est à la base même de toute création et de toute explication de signification.

Selon leur nature, les trames que l'on peut prévoir dans l'organisation d'un discours sont les suivantes:



1. Premier niveau: trames fermées / ouvertes

La première grande division est celle qui distingue les trames „fermées” des trames „ouvertes”. a) Les trames fermées sont a priori et déterminent la charpente formelle (les structures proprement dites) de tout discours, y compris les discours à dominance pragmatique: structures logiques, actantielles et grammaticales en général. b) Avec elles s'entretiennent les trames ouvertes. À la différence des structures, les trames ouvertes sont a posteriori, car ce ne sont pas elles qui donnent naissance – par découpage dans le système – aux figures, mais doivent être „découvertes” à partir des caractères internes de celles-ci. Leur nature n'est pas entièrement formelle, mais plutôt circonstancielle, modale, encyclopédique ou stratégique. Ces sont particulièrement les trames de ce second type qui font appel à un véritable travail sémiotique, car elles ne peuvent être élucidées autrement que par abduction.

2. Deuxième niveau: trames ouvertes habituelles / inhabituelles

Les trames ouvertes peuvent être à leur tour de deux sortes: habituelles ou inhabituelles. a) Les trames „habituelles” reçoivent ici leur appellation du fait que, pour Peirce, „habituel” est ce qui s'accorde aux attentes de l'espritⁱⁱ. Bien qu'elles soient a posteriori, l'opération adéquate qui les détermine est de simple convocation presque spontanée (par exemple la figure „dessert” convoque habituellement la trame du repas). b) Les trames „inhabituelles” sont celles qui, en revanche, demandent des opérations plus complexes, la convocation immédiate étant devenue infructueuse. C'est là

que se met à l'oeuvre le besoin entêté de la raison pour trouver, malgré tout, une voie d'intégration, pour inattendue que soit la figure qui lui fait face.

3. Troisième niveau: trames inhabituelles analogiques / créatrices / instables

Selon le degré de difficulté que présente l'intégration d'une figure non habituelle, l'abduction peut donner naissance à trois nouveaux types de trames:

a) Les trames analogiques. Lorsque un énoncé ou une situation ne trouve pas dans la mémoire un canevas disponible auquel s'accrocher, le mécanisme inférentiel commence par se doubler d'un dispositif d'analogie, qui cherche dans d'autres trames, déjà mémorisées, un principe d'intelligibilité par „airs de famille” ou par „résonance”. La résonance consiste dans la création d'un espace vibratoire mixte lorsque de deux diapasons rapprochés, l'un d'eux met l'autre en vibration: le résultat n'est pas la réduction du régime vibratoire de l'un dans le régime vibratoire de l'autre, mais l'émergence d'un nouveau système vibratoire qui dérive de cette proximité (R. Thom 1974:200). La relation d'un signe à son interprétant est souvent plus facilement élucidable selon le modèle de la résonance que selon le modèle de la représentation ou de la traduction.

C'est ainsi que l'on peut interpréter ce que les sémioticiens appellent des „lectures”. Par exemple, au Moyen Age, les quatre composants de l'anthropologie – corps, âme, esprit, société – permettaient de prévoir quatre sens dans l'interprétation des Écritures Saintes. Un autre exemple serait la „lecture psychanalytique” d'un texte. Les „lectures” sont des travaux d'interprétation où l'on emprunte à des trames analogues, elles aussi saturées, les éléments pour structurer une configuration. La plausibilité du choix n'a pas moins de chances que n'importe quelle autre procédure d'abduction, à condition qu'on n'en oublie pas l'origine analogique.

On n'insistera jamais assez sur l'importance de l'abduction analogique, car un système cognitif qui ne serait doté que d'une mémoire de données et d'un mécanisme inférentiel mais manquerait d'un dispositif d'analogie, ne pourrait atteindre le stade de „production” de la signification.

b) Les trames créatrices. Le dispositif humain d'interprétation comprend également la possibilité de prendre un phénomène aberrant comme point de départ pour une trame inédite. Cette possibilité provient de l'expansion que l'on peut donner aux virtualités non-évidentes d'une figure. Le résultat est du type de ce que les logiciens appellent un „monde possible”, c'est-à-dire régi par d'autres principes de normalité que ceux qui configurent notre mémoire encyclopédique. En général, les changements de paradigmes scientifiques procèdent par l'invention de ce type de trame.

c) Les trames instables. Il est des cas où la figure focalisée se refuse à toute intégration définitive. Cela arrive souvent dans les textes poétiques et c'est un phénomène qui coïncide avec la notion générale de symbolisme (Sperber 1974). Alors la trame qui se crée est celle précisément des allées et venues de la faculté interprétatrice qui ne trouve pas de convocation encyclopédique stabilisante. Un nouveau mécanisme se déclenche, qui sera celui de l'„évocation”. Il prend comme point de départ la focalisation de l'insatisfaction elle-même et la convertit en guide pour un itinéraire d'associations potentielle-ment sans fin. Cela incite à l'exploration de certains aspects de la figure qui jusqu'alors avaient été jugés non-pertinents, comme celui de sa propre consistance matérielle; autrement dit, on change de perspective, en transformant en une „représentation comme” (Goodman 1986) ou en un „faire comme” (Brandt 1987) une représentation ou un faire qu'on considérait spontanément comme transitifs.

Il arrive cependant que la fréquentation réitérée du phénomène, quoi qu'instable, finisse par privilégier certains

parcours, sans qu'ils ne soient jamais définitivement satisfaisants. C'est un cas de ce que R. Thom (1974:202) appelle la „résonance floue”:

„l'absence de signification d'un texte n'est jamais totale: il se forme toujours des résonances plus ou moins floues, plus ou moins fluctuantes, mais qui ne peuvent attacher l'esprit; cette indécision fréquente dans certains textes poétiques permet à l'esprit d'être plus sensible à l'aspect proprement sensoriel, phonétique du texte, aspect habituellement réprimé par l'attraction du sens dans le langage ordinaire. Il n'est pas impossible qu'un message initialement peu signifiant le devienne de plus en plus par répétition, par un phénomène de mémoire ou de facilitation analogue à la sensibilisation observée dans les faits d'anaphylaxie”.

C'est ainsi que l'on peut arriver à affirmer que la véritable référence d'une oeuvre poétique est précisément le parcours instable d'évocation qu'elle déclenche chez l'interprète.

c. Les dispositifs de l'abduction

En résumé, toute méthode de traitement sémiotique d'une organisation signifiante doit se pourvoir:

- 1) d'une mémoire de prototypes,
- 2) d'une mémoire de trames de toute sorte, depuis la trame simplement grammaticale, en passant par les trames de situation, jusqu'aux trames d'énonciation, qui permettent l'intégration des figures dans toutes les directions possibles,
- 3) d'un mécanisme d'inférences, primordialement abductif, qui opère le „bridging” entre les figures et les situations d'une part et leurs prototypes et leurs trames d'un autre,
- 4) d'un dispositif d'analogie, qui doit permettre l'abduction des trames d'emprunt, susceptibles d'élucider par résonance l'émergence de figures qui frustreront toute attente,

- 5) d'un dispositif abducteur de trames créatrices,
- 6) d'un dispositif symbolique d'évocation.

6. L'abduction textuelle

Dans le domaine des sciences de la nature, l'abduction est un pas préalable à la démarche inductivo-déductive. Elle correspond à la construction de l'hypothèse. Notre postulat est que, lorsqu'il s'agit des sciences de la signification, la méthode reste intégralement abductive, car il s'agit de garder le plus intact possible l'„à-peu-près” des „fuzzy sets” qui constituent le presque-objet de la sémiotique.

Prenons un texte. Si du point de vue du langage il s'agit d'une unité rigoureusement close, du point de vue cognitif il s'agit d'une configuration ouverte. Ne retenir de lui que ce qui renvoie au système – fût-ce narratif – c'est sacrifier sa nature thématique au profit de ses conditions paradigmatiques, réduire son monde à sa grammaire. Or, n'oublions pas qu'une grammaire est toujours tautologique.

Si l'on prend, en revanche, l'option esthétique ou cognitive, celle qui renvoie le livre au monde et non pas le monde au livre, la méthode abductive s'impose et tout ce qui a été dit dans les paragraphes précédents – sur la figure et sur la trame, notamment – devient applicable, donc, au texte. Voyons sous quelles conditions.

a. La figure textuelle

La première tentation à éviter serait de partir d'une postulation théorique de la nature du texte choisi. Dire, par

exemple, qu'un récit sera nécessairement subsumé dans toutes ses figurations par la grammaire narrative a les avantages de toute démarche déductive, mais peut constituer une attitude mutilante. Un récit peut également être un poème, une investigation, une argumentation, et rien ne permet de dire à priori que ce ne sera pas un jeu de rimes qui lui donnera son angle de configuration le plus plausibleⁱⁱⁱ.

Le premier regard apporté au texte doit donc être nécessairement myope, pour éviter de ne donner à la figure qu'une valeur contextuelle. La figure est individualisable, et elle a des caractéristiques qualitatives qui peuvent être observées en elles-mêmes, comme les cendres du tabac laissées sur le lieu du crime. Il s'agit donc de focaliser convenablement l'individualité qualitative de l'objet, et la „faille” qui le constitue en objet „à expliquer”.

On doit commencer par assumer le texte comme un fait „extraordinaire”, car autrement il n'aurait pas besoin d'être expliqué. En d'autres termes, le fait que quelque chose soit dit ou écrit, change le voisinage du silence, et revêt automatiquement les allures d'une catastrophe, au sens topologique du terme. Toute chose que l'on raconte doit valoir la peine d'être racontée, on „implicite” qu'il ne s'agit pas d'une „banalité”. Sans ce préjugé, il n'y a pas d'abduction possible.

Pour bien réussir cette première enquête, tous les détails sont à observer, de quelque magnitude qu'ils soient, toujours avec la même méticulosité. À un certain moment, on trouvera un trait (lexical, narratif, sonore, que sais-je) qui posera problème et c'est ce trait qui – devenu de ce fait „caractère” - donnera l'orientation de l'abduction à suivre. On le choisira comme prototype éventuel des unités textuelles. En d'autres termes, on fera le pari que ce caractère dévoilera la „norme exceptionnelle” (si l'on permet cet oximore) constitutive du texte tout entier. Au cas où la recherche serait infructueuse, on prendra un trait au hasard, mais le processus

de vérification risque dans ce cas de devenir trop long. Il ne s'agit donc pas de réduire les significations à des catégories abstraites, mais d'expliquer l'individuel par l'individuel, selon le principe d'analogie large qui est à la base de l'idée de prototype: plutôt que de proposer des simulacres diagrammatiques, saturer une figure à partir de certains caractères.

Deux cas peuvent alors se présenter. Soit l'abduction se révèle opératoire, et j'arrive à saturer les instances du texte à partir du choix du prototype, soit mon hypothèse échoue. Dans ce cas la figure que j'aurais choisie peut toutefois me permettre de percevoir l'individualité du texte comme „geste de différence” par rapport à ce choix, et je peux à partir de là procéder à un redressement orienté. Cependant, dans aucun des deux cas on n'arrivera à une formule finale qu'on serait autorisé à prendre pour „l'explication” du texte, mais on aura réussi un acte interprétatif premier, qui est constitué par la totalité des pas du parcours effectué.

b. La trame textuelle

Le pas suivant est constitué par l'abduction des différentes trames qui organisent les figures du texte. La trame est un principe d'articulation enchâssable. Ce qui signifie qu'une organisation sémiotique est susceptible de subir plusieurs traitements selon les différentes instances d'articulation, et ces instances ne disposent pas d'une hiérarchie préétablie.

N'oublions pas que ces trames peuvent être de toutes sortes: il y en a qui répondent à un système stricte de type phonologique, d'autres sont stéréotypes comme les trames narratives ou pragmatiques; il y a des trames linguistiques et des trames encyclopédiques; quelques-unes sont plus denses que d'autres comme les trames idéologiques. Ces trames

fonctionnent comme des modules en interface, en ce sens que, bien que leur organisation interne réponde à des principes de nature différente, elles établissent entre elles un réseau fort compliqué d'interdépendance, les critères des unes servant parfois à décider des ambiguïtés des autres. Pas une seule parmi elles ne peut cependant être déclarée à priori plus pertinente que le reste.

Mais il y a une trame, que l'on peut appeler „textuelle”, qui représente un cas à part, car elle enchâsse toutes les autres.

Une caractéristique de la trame textuelle est de ne pas être nécessairement de la même nature que celles des discours qu'elle subsume. Elle ne résulte pas non plus de leur juxtaposition ou de leur „addition”: une particule minime, un titre, peut constituer l'élément qui déclenche l'abduction de la trame textuelle.

La trame textuelle représente une sorte de limite. Non pas qu'elle soit la dernière (il y a aussi une articulation ad extra du texte en tant que figure complexe qui peut subir un traitement sémiotique), mais elle constitue une certaine frontière qui, par l'effet de la clôture, fixe l'extension d'un territoire.

Une autre caractéristique est que bien souvent la trame textuelle est de nature „créative”. C'est-à-dire qu'il y a beaucoup moins de „stéréotypes” de textes que des stéréotypes de discours.

Au demeurant, tout ce qui a été dit sur l'abduction de la trame en général, s'applique également à la trame textuelle.

c. Existe-t-il une grammaire abductive?

Un habitué des complexités des grammaires sémiotiques de tous genres pourrait trouver, en lisant les pages

qui précèdent, que, à la différence de la sémiotique à inspiration linguistique, la sémiotique abductive manquerait d'une méthode sérieusement charpentée. Il ne faut pas pourtant que l'on s'y méprenne. Les frontières „floues” du quasi-objet sémiotique („quasi-objet” car il n'existe pas sans le concours sémantique du geste interprétant, qui ne peut se passer de la langue naturelle), postulent une méthode flexible mais non pas „molle”.

Il n'en reste pas moins que la méthode abductive proposée par Peirce exclut, par nature, la constitution d'une grammaire (à moins que l'on se réfère à la notion large du terme, assumée par le Moyen Age et reprise par Wittgenstein (1969) et par V. Descombes (1983), lorsqu'ils parlent de „grammaire philosophique”). Mais cela n'enlève rien aux exigences de précision et aux difficultés de la recherche. Les règles du jazz sont aussi strictes que celles de la musique classique, bien qu'elles aient moins recours à la partition. Comparé à la complexité des règles du jeu d'échecs, la simplicité des règles du „go” font penser à un jeu d'enfant, mais une fois que l'on s'y engage on est surpris par les exigences de la stratégie. Si la sémiotique est une science, elle ne peut être qu'une science du conjectural.

Pour ce qui est de la stratégie, Peirce se contente de donner trois consignes relativement simples:

„1. Avant de faire les observations aptes à prouver la vérité, l'hypothèse doit être clairement proposée comme une interrogation. Autrement dit, on doit chercher à voir quels seraient les résultats des prévisions liées à l'assomption de l'hypothèse.

2. Et pour observer les similitudes et dissimilitudes, on doit prendre les prévisions à soumettre au banc d'essai de la vérification au hasard, sans privilégier le genre de prévisions pour lequel l'hypothèse paraît notablement adaptée.

3. Il est nécessaire de prendre note honnêtement, non seulement des réussites, mais aussi des échecs des prévisions. Toute la procédure doit être loyale et impartiale.” (2.634)

La première consigne pose les bases d'une nouvelle logique qui est celle du couple question-réponse. L'abduction est un raisonnement arborescent qui va d'une conclusion à une série de prémisses alternatives. Mais le point de départ absolu n'est pas constitué par les prémisses, mais par les questions – également alternatives – auxquelles les prémisses sont censées répondre. La différence entre la logique de l'inférence traditionnelle et la logique interrogative, est que celle-ci implique le dialogue entre deux actants dont l'un, celui qui demande, ne connaît pas le contenu de la réponse qui est dans la tête du second, si bien que l'orientation de la question est déjà un exercice stratégique. Autrement dit, la question inclut nécessairement des inférences tacites.

Une autre implication de la logique interrogative de l'abduction est que question et réponse se font dans un même langage. Le modèle dialogique du couple question-réponse est bien différent de celui du modèle hiérarchique langage-objet / métalangage...

La deuxième consigne est corollaire de ce qui vient d'être dit. Puisque le premier but de l'abduction est de trouver les questions économiques et pertinentes, je ne suis autorisé à aucune abstraction qui ôte de mon champ de recherche un certain type de question. Comme dans l'art du diagnostique, l'abduction fait appel à la maîtrise du „coup d'oeil”. Elle constitue ce moment de la science où l'imagination joue un rôle primordial.

La troisième consigne renvoie implicitement à la logique du test des erreurs et des réussites. La logique dialogale de l'abduction exige une stratégie d'aller-retour. Cela

provoque l'émergence d'un nouveau type de modèle qui doit tenir compte de l'interaction entre module interprétant et module interprété à l'intérieur d'un même langage.

Ces modèles interactifs sont appelés par G. G. Granger (1967, 1976, 1988) „modèles cybernétiques”, par analogie avec les machines asservies. Un appareil cybernétique a comme caractéristique de superposer au réseau de communication d'énergie un réseau transportant de l'information circulant dans les deux sens; cette information va d'abord de la source à la cible, laquelle renvoie, pratiquement sans décalage temporaire, un message retour concernant l'adéquation ou la distorsion du signal et de l'information, et permet ainsi une série de corrections et d'adaptations entre les deux pôles.

Ainsi, les modèles qui traitent un objet signifiant ne peuvent pas correspondre aux simulacres diagrammatiques, forcément désémantisés. Ils comportent une nécessaire „boucle de régulation” (Granger 1976) qui est non seulement légitime, mais indispensable. La sémantique de l'objet interprété et celle de l'interprétant s'influencent et corrigent mutuellement.

Le projet des trois chapitres qui suivent sera de conjuguer trois façons dont la philosophie accueille dans son programme une dimension sémiotique. Le premier traitera de l'approche sémiotique du discours philosophique. Le deuxième, des racines sémiotiques de toute ontologie, et le troisième répondra au vœu de rafraîchir les idées classiques autour du rapport entre l'herméneutique et la sémiotique.

7. Sémiotique et textualité philosophique

a. L'ordre des raisons

Voltaire disait de la philosophie de Descartes qu'elle était faite comme un roman, où tout paraît vraisemblable et rien n'est vrai. Derrière ce sarcasme pointe une observation assez juste. En effet, Descartes a inauguré une façon de concevoir la philosophie non plus comme une scrutation fondamentale du réel, mais comme une méthode pour sonder la façon dont ce réel devient intelligible. La „ratio cognoscendi” supplante chez lui la „ratio essendi” des anciens.

Mais c'est surtout Kant qui consacrera le primat philosophique de la „ratio cognoscendi”. Dans deux articles mémorables (1923a, 1923b) qui précédaient la notion peircienne de l'„instinct” naturel à la vérité, Kant élabore une théorie du „besoin de la raison”^{iv} ou „foi rationnelle” qui serait à la base de toute possibilité d'affirmation des êtres. Selon lui, aucune connaissance n'est possible si elle ne correspond pas aux attentes qui orientent la pensée de son intérieur. De même que l'orientation dans l'espace (la reconnaissance des points cardinaux) n'est possible que sur la base de notre perception interne de la droite et de la gauche, de même la raison a - disons - des raisons que la perception n'a pas. Celles-ci non seulement filtrent ce qui peut être agréé comme existant dans le monde, mais en même temps permettent le développement de „conjectures” (Muthmaßungen)^v sur ce qui, bien que non actuellement démontrable, est rationnellement „prévisible” même en dehors du monde objectif^v.

On ose alors dire que la philosophie est en quelque sorte fictionnelle, car ce qui compte pour elle c'est moins

l'ordre des êtres que la trame conceptuelle („l'ordre des raisons”) qui rend les êtres pensables.

Cet accent mis sur la trame a permis de dégager la notion, corrélatrice, de „textualité philosophique”. M. Gueroult a essayé d'appliquer à Descartes lui-même ce changement d'optique, anticipant ainsi, en 1953, ce qu'on appelle aujourd'hui le traitement sémiotique d'un texte de philosophie. Mais ce bouleversement cartésien est en fait applicable rétrospectivement à toute la philosophie, car si l'on peut postuler pour le réel une certaine charpente ontologique, les plans que l'on en tire ne seront jamais que ceux des diverses architectures de la „pensée du monde”. La remarque de Voltaire peut dès lors se généraliser: toute philosophie est de nature interprétative, car sa validité dépend moins de la vérité référentielle de ses énoncés, que du pouvoir élucidant de sa trame.

Ces trames peuvent être appelées argumentatives, à condition que l'on entende par là des parcours d'intellection plutôt qu'une technique de démonstration. Car elles se servent de moyens de validation qui, quoique toujours rationnels, ne sont pas nécessairement de nature démonstrative. La „textualité philosophique” est précisément ce principe architectonique qui oriente les figures de pensée selon une trame qui les rend acceptables. La notion de textualité retient non seulement l'ordonnement des raisons ou les conditions d'intelligibilité des faits, mais également la façon dont cet ordre affecte le langage qui le porte.

La philosophie se construit en langage naturel. De ce point de vue, un texte philosophique fonctionne à la base comme n'importe quel discours, avec la dose nécessaire de „flou” propre aux figures du langage ordinaire. Sa compréhension passe par toutes les contraintes d'interprétation du langage. En conséquence, ce qui est typiquement

philosophique sera déterminé par la forme seconde selon laquelle ces figures sont recatégorisées et structurées en trames conceptuelles.

b. Vers une typologie des „notions”

Si le propre de la sémiotique est de s'occuper de la structuration des figures de la connaissance (linguistiques, narratives, esthétiques, argumentatives, etc.) tout texte philosophique, en tant qu'interprétation du monde comme totalité, est déjà une activité essentiellement sémiotique, et le traitement qu'il postule sera nécessairement de la même nature, à la fois sémiotique et philosophique. Car sémiotique et philosophie ont en commun le fait de ne pas supporter des niveaux „méta” ou „seconds”.

Pour départager les différentes aires de la connaissance, ainsi que pour situer l'applicabilité de la sémiotique, l'illustration qui suit prendra une voie devenue familière en philosophie analytique. Malgré leur apparence, ces considérations ne s'appliquent pas à l'étude de différents types de „langage”, mais à celle de différents types de „notions”: leur visée ne sera donc pas linguistique mais cognitive.

Soit les trois listes lexicales que voici:

- 1) „jeu”, „dessert”, „bon”, „ciel”, „rouge”, „désirer”;
- 2) „neutron”, „hexaèdre”, „hérésie”, „dièse”, „métonymie”, „déflation”;
- 3) „donc”, „signifie”, „objet”, „vrai”, „théorie”, „identique”.

Selon leur nature, les trames que l'on peut prévoir dans l'organisation d'un discours sont les suivantes:

1. Les termes de la première liste (a) ont comme caractéristique de pouvoir être employés avant d'être définis. Les règles de leur usage s'induisent de leurs applications concrètes, et il est possible de passer toute une vie à les employer correctement sans en connaître la définition exacte ou sans arriver à en trouver une (que l'on pense, par exemple, aux débats sur ce qu'est l'amour, ou aux tentatives de Wittgenstein pour définir ce qu'est un jeu). Mais il importe de ne pas se tromper de point de vue: ce ne pas que ces termes soient polysémiques (la signification du mot „jeu” est en fin de comptes assez univoque). C'est la notion qu'ils comportent qui est de nature complexe. Si nous employons et nommons sans difficulté de telles notions et si difficilement nous arrivons à les définir, c'est parce que leur apprentissage se fait par approximations prototypiques, en implicite des valeurs „par défaut” ou suivant des „airs de famille”. Par exemple, l'on sait que jeu est quelque chose de commun entre les échecs, les cartes, le football, etc...

2. En revanche, les termes de la deuxième liste ont besoin d'être définis avant l'emploi et ne se comprennent que par rapport à une théorie qui les forge ou les redéfinit axiomatiquement, c'est-à-dire a priori.

On peut dire que la connaissance postulée par la première liste est de type „pragmatique” (à ne pas confondre avec „empirique”), tandis que pour la deuxième elle sera „théorique”. Toutes les notions théoriques ne sont pas nécessairement „scientifiques” (la musique possède une théorie sans être pour autant une science), mais en principe il n'y a pas de science sans ce second type de notions.

Une science naît d'un geste qui découpe la réalité en unités théoriques appelées objets. Ceux-ci se déterminent par relation, à l'intérieur d'un système clos, et disposent d'une liste

limitée de traits pertinents qui leur confèrent une définition univoque. Cette définition équivaldra donc au poste que ces unités occupent dans la distribution du système. Tout ce qui n'appartient pas au système est écarté. L'avantage logique d'une telle option est de pouvoir privilégier les inférences déductives, qui sont les seules à pourvoir un degré plausible de certitude.

La perplexité de la sémiotique consiste en ceci, qu'elle se donne comme tâche de décrire tout ce qui peut servir pour signifier - en particulier les figures de notre connaissance pragmatique: récits, conversations, oeuvres d'art, qui sont aussi complexes que notre capacité de vivre de telles situations - et qu'en même temps elle aspire à se définir comme science, c'est-à-dire à se baser sur des systèmes clos, sur des postulats et des listes de traits pertinents. Le risque en est que, en devenant un système théorique (ce qui est justifié) la sémiotique prenne comme également théorique l'expérience humaine, et attribue aux significations pragmatiques des définitions déductives.

L'idéal de la sémiotique dite „structurale” est précisément de pouvoir saisir toute signification à partir d'un effet de différences à l'intérieur d'un système, c'est-à-dire par abstraction de traits pertinents. D'une certaine façon „déduire” le sens en forme rigoureuse. Or, lorsque cette rigueur s'applique à des énoncés de type théorique, le résultat est hautement satisfaisant. Dans le cas des énoncés de type pragmatique, en revanche, la rigueur devient réduction stérilisante, car elle laisse passer à travers les mailles de la pertinence cela précisément qu'elle voulait retenir. Il faut donc élargir la notion de science, pour permettre à celle-ci de traiter, au prix d'une perte dans l'exactitude, la nature qualitative des faits de signification. La méthode appropriée ne peut être alors qu'abductive.

3. Mais il y a également les notions du troisième type, qui interviennent dans des énoncés tant pragmatiques que théoriques, sans pour autant appartenir à aucune des deux classes. Des expressions comme celles qui appartiennent à la troisième liste existent dans toute science, sans qu'il n'en revienne à aucune la tâche de les définir. Le langage ordinaire en fait également usage, et avec les mêmes acceptions que le langage théorique, mais leur apprentissage ne procède pas par prototypes pragmatiques. On pourrait dire que ces termes sont „transcendants” si l'on n'entend par là que le fait qu'ils „voyagent”. Dans une certaine mesure ils constituent le réseau de base qui nous permet tout simplement de parler des autres choses, tant pragmatiquement que théoriquement. Ils configurent quelque chose comme les règles du jeu de tout langage possible. C'est aussi grâce à eux que les notions se configurent en architectures de pensée.

Définir les notions du type 3) est tâche philosophique. Dire que la philosophie ne possède ni faits ni objets propres, c'est dire qu'il n'existe nulle condition spécifiquement philosophique qui puisse être extraite sur la base d'une liste de traits pertinents. Autrement dit, la philosophie n'est pas une autre forme théorique de découper la réalité en faits ou en objets proprement philosophiques. Elle définit plutôt „ce qu'est” un fait ou un objet. Si les sciences jouent à l'intérieur des limites qu'elles se fixent, on peut dire, en empruntant la formule à J. Carse, que la philosophie joue „avec” les limites.

Pour ce jeu nécessairement infini la philosophie dispose au départ du seul usage ordinaire (pragmatique ou théorique) du langage. Son paradoxe consiste à avoir à définir avec du langage le cadre conceptuel qui explique les conditions mêmes de tout langage. Le résultat est que les fondements deviennent ainsi des phénomènes, et la philosophie se mue en sémiotique (cf. paragraphe suivant).

Intervient alors une deuxième opération qui sauve l'originalité de la philosophie: la métaphorisation des notions de base. En général, cette métaphorisation prend la forme d'un mécanisme rhétorique appelé „catachrèse”. Il consiste à attribuer un nom déjà employé dans un certain domaine à une notion qui n'a pas de nom propre, comme lorsqu'on attribue des „pieds” à la table, des „feuilles” au papier ou des „ailes” à l'avion.

Mais une fois désenclavé de son usage ordinaire, le langage ne perd pas pour autant sa forte tendance référentielle. Il forgera alors des mondes fictifs à l'intérieur desquels les notions transcendantes fonctionnent comme des quasiobjets („substance”, „accident”, „sujet” etc.). Le risque - dénoncé par Kant, Wittgenstein et la philosophie analytique - est d'oublier que de telles notions procèdent d'un simple déplacement de termes en vue d'explorer un processus, et que, par conséquent, elles ne sont ni des notions onto-pragmatiques ni des termes théoriques d'un système.

c. La textualité philosophique

Analyser comment procède la philosophie dans la construction de son propre langage peut aider à reconsidérer ses relations avec la sémiotique. Voici un exercice appliqué à un des textes fondateurs de la philosophie occidentale. Au commencement du livre Gamma de la Métaphysique, Aristote écrit:

„Puisque nous cherchons les principes et les causes les plus élevées, il est clair qu'il faut qu'ils appartiennent à une certaine réalité (physis) en tant que telle” (IV, 1003a, 25).

Cette formule contient un double mécanisme. En premier lieu, il est aisé de découvrir la catachrèse sur laquelle elle se fonde: il s'agit du terme „physis”. En effet, tout au long

des livres A et B, Aristote n'a pas cessé d'insister sur l'idée que rien de tout ce que lui-même a désigné auparavant comme „*physis*” ne saurait être considéré „*principe*”. Cela veut dire que si, arrivé là, il emploie ce terme, c'est tout simplement parce qu'il n'y en a pas d'autre, mais il ne désignera nullement une chose naturelle, fût-ce une idée ou un dieu. Voilà pourquoi, par la suite, Aristote dira que ce principe - l'être - peut s'appliquer de multiples manières.

En second lieu, on peut observer dans ce raisonnement un cas exemplaire d'abduction philosophique. C'est-à-dire que l'existence de ce siège de principes et de causes les plus hautes n'est démontrée ni par déduction ni par induction. En fait elle n'est point démontrée du tout. Il s'est agi simplement de trouver ou d'inventer une trame probable qui permette de penser le problème à l'intérieur d'un cadre qui lui serve de principe normalisateur („il est clair qu'il faut qu'ils appartiennent...”).

Rappelons une fois de plus la forme canonique de l'abduction selon Peirce: Un fait surprenant - qu'on appellera C - étant donné, si A (une proposition) était vrai, C s'expliquerait comme un cas normalisé. Dans le texte d'Aristote il ne s'agit nullement de démontrer que A (dans ce cas une „*physis*” spéciale, siège des principes) est vrai, mais de concevoir ce qui convertirait la quête des principes et des causes les plus hautes en quelque chose de pensable. C'est cela qui fera dire à Peirce que les constructions conceptuelles de la philosophie „ne se basaient guère sur des faits observés, mais ont été adoptées parce que leurs propositions fondamentales paraissaient „*agréables à la raison*.”” (5.382) Par cette expression (*agreeable to reason*), Peirce entend „non pas ce qui s'accorde avec l'expérience mais ce que nous sommes enclins à croire.” (Ibid.)

Contrairement aux sciences, la philosophie n'a donc pas d'objets propres, mais est une construction conceptuelle

destinée à rendre intelligible la pensée des phénomènes naturels. Elle ne démontre pas des faits, mais propose des voies d'interprétation (=signification). Ainsi, par exemple les dites „preuves” de l'existence de Dieu de S. Thomas, ne sont destinées à convaincre aucun incrédule ni à produire des démonstrations universelles. Ce sont des „voies” d'intelligibilité qui procèdent par abduction: établir une trame à l'intérieur de laquelle les énigmes du monde trouvent une élucidation dans le Dieu des croyants.

Voilà pourquoi on parlera de „textualité philosophique”, car l'essence de la philosophie n'est pas faite d'objets mais de trames. Texture et trame sont des synonymes. Un tissu n'est jamais vrai ou faux, il est ou n'est pas réussi.

Certes, les discours pragmatique et théorique (dans le cas hypothétique ou l'on pourrait en trouver à l'état pur) sont eux aussi des réseaux de trames, tant il est vrai que les „choses” sont inconcevables en dehors des „états-de-choses”. Mais la valeur significative et véridictionnelle de la trame est différente dans chaque cas.

Dans le cas du discours pragmatique, à la base des trames plus pertinentes il y a des figures denses, dont la signification ne dépend pas de leur position dans la trame actualisée (les choses sont indépendantes d'un état-de-choses particulier, dira Wittgenstein, car elles se déterminent à l'égard de tous les états possibles). Pour la même raison, la vérification d'un énoncé isolé est, dans ces cas, relativement possible.

Dans les discours théoriques, la valeur des figures est uniquement dépendante de la trame qui les crée. C'est en ce sens que l'on dit que les discours théoriques sont de nature syntaxique. La vérité, dans ce cas, est interne à la théorie qui fonde les figures.

Le cas du discours philosophique est plus complexe. D'une part ses figures sont d'origine métaphorique ou catachrétique, c'est-à-dire que le lexique de base de la philosophie est déjà le fruit d'une opération de transgression conceptuelle qui conserve cependant la mémoire de l'usage primitif. D'autre part, les trames d'intégration désenclavent définitivement la référentialité première des notions, pour créer des mondes de pure intelligibilité. Ceux-ci consistent, selon J. J. Derrida, en „syntaxes de métaphores”. Dès lors la vérification de leurs énoncés sera également de nature à la fois métaphorique et syntaxique, ce qui veut dire que son champ de vérification ne sera ni empirique ni théorique, mais textuel. En d'autres termes, jamais un énoncé philosophique, pris individuellement, n'aura une valeur de vérité, ni même un sens généralisable, car pour saisir sa pertinence il faut anticiper le monde (le „jeu”) qui lui sert de trame. Mais à la différence des énoncés théoriques, cette même trame est fonction des catachrèses originantes. On ne jugera pas de la valeur d'un énoncé philosophique sur la base d'une quelconque correspondance avec l'observable, pas plus que sur sa simple intégration syntaxique dans le système comme les énoncés purement théoriques. La trame philosophique est destinée à orienter les figures nées de la transgression du réel, vers une élucidation de la pensée du réel lui-même: c'est cela son sens et sa relative valeur de vérité.

d. Le traitement sémiotique des notions non-philosophiques

Tout cela permet de revenir sur le traitement sémiotique des discours en général, et de la textualité philosophique en particulier. La tâche de la sémiotique consiste en la double opération de „reconnaissance des figures” et d'„abduction des trames” qui intègrent celles-ci.

Dans cette partie nous aborderons succinctement l'application de ce double exercice sémiotique aux discours non-philosophiques (à dominance théorique ou pragmatique), tandis que le point suivant sera consacré au traitement sémiotique des trames et des figures du discours philosophique.

1) Le traitement sémiotique d'un discours à dominance théorique est relativement simple, dans la mesure où les trames de base n'y sont pas dérivées mais postulées, et leur seule postulation détermine déjà la reconnaissance des figures par déduction du système. C'est le seul cas où, le sens s'identifiant à une valeur de découpage, l'analyse peut être entièrement „structurale” sans dénaturer le discours traité. Mais étant donné que tout formalisme devenu discours possède non seulement des règles de constitution mais également des règles de dérivation, des procédures décisionnelles et de stratégies argumentatives, d'autres trames interféreront avec la trame constitutive. Ces trames ne seront pas postulées ni nécessairement fermées, et auront besoin d'un traitement semblable à celui que l'on accorde aux trames du discours pragmatique.

2) Devant un discours à dominance pragmatique, la sémiotique ne peut pas commencer, en revanche, par la proposition d'une trame, car ses figures ont, par hypothèse une mémoire interne indépendante, quelques-unes étant même, par rapport à la trame, de nature matricielle. Leur mémoire est organisée, non pas comme une taxinomie d'objets, mais comme une constellation de caractères.

a) La première opération consistera donc au choix abductif de la figure qui peut fonctionner comme matrice, et à la convocation de ses caractères, suivant le fil qui les conduit à reconnaître la figure comme fait qualitatif. Cette „reconnaissance” sera toujours une approximation

concentrique et conjecturale. C'est-à-dire qu'il s'agit de l'identification qualitative d'une notion par l'étude de ses „symptômes”, comme dans le cas de la détection d'une maladie ou de l'identification d'une proie par les traces laissées sur le sol. C'est l'„induction de caractères”, dont parle Peirce et possède selon lui une grande composante d'arbitraire et de flair. Le fait qu'il faille traiter ces caractères comme des „symptômes” et non pas comme des „traits pertinents” provient de ce que les notions pragmatiques ne comportent pas de composants essentiels, mais fonctionnent comme des organisations conjecturales de critères de reconnaissance. Les symptômes sont des caractères conjonctivement suffisants et disjonctivement nécessaires à la circonscription d'un phénomène donné.

b) La seconde opération, l'„abduction des trames”, consiste à trouver les „états-de-choses” dans lesquels les figures s'actualisent. On pourrait également parler de „structures” si ce terme n'était pas employé surtout pour désigner les organisations formels des systèmes clos. Le terme „trame” est plus global (une structure est un type de trame) et inclut toutes sortes d'organisations, à n'importe quel niveau, sans besoin que celles-ci soit ni abstraites ni fermées. Nous avons vu que certains types de trames sont fermés et conviennent à la description des structures grammaticales, logiques, ou actantielles (admettant un traitement dit „structural”), d'autres sont ouverts et correspondent davantage à la forme pragmatique d'organisation de la connaissance ou aux dispositifs de communication, de narration, de conversation ou de persuasion.

L'opération de détection des trames pragmatiques est essentiellement abductive. Il s'agit de conjecturer, partant de l'observation d'un fait surprenant les organisations appropriées qui convertissent ce fait en „cas” normalisé, apaisant ainsi l'instabilité passagère de l'habitus cognitif.

e. Le traitement sémiotique des notions philosophiques

L'interprétation sémiotique du discours philosophique, est de nature très particulière et beaucoup plus complexe. On admet en général qu'„à la base de nos convictions philosophiques il y a plus d'images que de propositions, plus de métaphores que d'assertions” (Rorty 1979). L'héliotrope, le miroir, le tableau, l'échelle, la demeure, ont été, parmi d'autres, de puissantes matrices de philosophie. La première tâche de la sémiotique est de les reconnaître par la méthode, exposée plus haut, des caractères symptomatiques.

Mais puisque ces figures ne fonctionnent que métaphorisées, il est nécessaire de rendre compte, en plus des caractères qui les conforment dans leur usage ordinaire, des critères de la transgression qui les recatégorise.

En ce qui concerne les trames, en philosophie elles ne peuvent être, par hypothèse, que „créatrices”, c'est-à-dire ni postulées ni dérivées, mais entièrement construites. En conséquence, l'analyse sémiotique doit non seulement ramener ses notions à leur usage original, non seulement rendre compte de leur recatégorisation métaphorique, mais également et surtout retracer le parcours selon lequel un monde conceptuel est créé où ces métaphores cessent à nouveau de fonctionner comme telles pour acquérir une quasi-référentialité.

C'est cela qui distingue le discours philosophique du poème ou et de l'allégorie: les trames qu'il se crée pour y intégrer ses métaphores sont de nature conceptuelle, c'est-à-dire régies par „l'ordre des raisons”. Leur syntaxe, doit obéir aux critères de plausibilité conceptuelle qui les rendent éclaircissantes. En elles les figures doivent trouver un espace idéal à l'intérieur duquel - et seulement là - elles perdent leur statut de métaphore. Ces trames deviennent, selon l'expression de J. Derrida, des „mythologies blanches”.

Les trames philosophiques ne sont donc ni des représentations de faits, réels ou possibles, ni des constructions poétiques; mais elles ne sont pas pour autant simplement tautologiques ou auto-référentielles. Leur valeur est semblable à celle de la lumière d'une torche: on ne regarde pas derrière elle, on ne la regarde pas elle-même, on regarde l'espace qu'elle éclaire. Si une philosophie peut être plus acceptable qu'une autre ce ne sera jamais en raison d'une quelconque vérité référentielle, mais en vertu d'une forme (provisoirement?) plus éclairante qu'elle peut donner aux conditions de la pensée du monde.

En n'évitant aucun des trois pas de la constitution du discours philosophique, la sémiotique assume le vœu „thérapeutique” prôné par Wittgenstein, dans la mesure où elle débusque toute prétention représentative, toute poétisation et toute tautologie. Mais loin de ne constituer qu'une docte cartographie, elle tend à rendre compte d'un authentique processus, et, selon la nature logique de tout interprétant, à s'y intégrer en le prolongeant à sa manière.

8. La philosophie en tant que sémiotique, ou la structure „canonique” de la réalité

Une étude, même succincte des rapports entre sémiotique et philosophie serait incomplète si elle ne prévoyait pas le moment où les deux disciplines se rejoignent non plus dans l'investissement de la sémiotique par la philosophie, mais dans l'installation d'un mouvement sémiotique au cœur même de la démarche philosophique la plus stricte. Les variations qui suivent aborderont ce sujet sous la forme d'une évocation musicale.

„Sémiotique”, „phanéroskopie”, „pragmaticisme”, „logique abductive”, par où que l'on veuille entrer dans les

méandres de la philosophie de Peirce, on trouve toujours un style de pensée qui semble se structurer autour de la forme musicale du „canon”. Explorer brièvement ce paradigme analogique peut nous aider à mettre en lumière les racines et les implications philosophiques de la sémiotique.

a. La forme musicale du „canon” et la sémiosis

Le canon est une structure de contrepoint dans laquelle une même mélodie est énoncée à tour de rôle par chaque voix avec un effet précis de retardement. Dans les cas le plus strictes - Frère Jacques ou la Sonate pour violon et piano de C. Franck, par exemple - cette reproduction décalée se fait toujours sur les mêmes notes, et présente autant de thèmes que de voix. Ainsi, une mélodie en canon à trois voix, aura également trois thèmes et trois entrées énonciatives. A un même moment, il y aura toujours une voix qui chantera le premier thème, une autre qui chantera le deuxième et une autre le troisième. L'effet d'harmonie est produit par le fait que chaque thème est composé comme une explicitation des harmoniques de chacun des autres. De la sorte, ils peuvent se superposer dans n'importe quel ordre - à condition de respecter les distances temporelles de l'énonciation - et l'accord de voix sera toujours assuré.

Ce qui est essentiel au canon c'est le décalage énonciatif de chaque voix par rapport aux autres et l'assimilation des valeurs cardinales de la polyphonie aux positions ordinales de la mélodie. Le résultat de cette combinatoire est un effet paradoxal de synchronisme et d'étalement. D'une part, à n'importe quel moment il est possible d'entendre - en superposition - la totalité du développement mélodique. D'autre part, tout ce qui se trouve dans la verticalité des voix se retrouve également déployé dans la linéarité de chacun des thèmes de la mélodie. Si bien que

quiconque sait chanter une voix, connaît du même coup toutes les autres et peut recomposer à chaque instant les accords de la polyphonie.

Lorsque l'on considère de près la structure de la théorie peircienne des catégories, on y perçoit aisément l'adoption implicite du schéma du canon musical. Par exemple dans le principe du rapport des valeurs cardinales sur les positions ordinales: ce qui est premier est un, ce qui est deuxième est deux, et ce qui est troisième est trois. Les valeurs cardinales fonctionnent comme les voix de l'harmonie tandis que les positions ordinales se laissent assimiler aux thèmes de la mélodie. Et suivant encore les principes acoustiques qui permettent la composition en canon, on peut dire que s'il est possible de considérer provisoirement un phénomène sur une seule catégorie (par exemple celle de la possibilité) c'est - comme lorsqu'on peut écouter isolément la première voix dans le canon - parce qu'il contient implicites les „harmoniques” des deux autres catégories. Ces harmoniques seront explicités, le moment venu, par d'autres signes.

Ontologiquement parlant, le fait de signification en général provient de la possibilité qu'ont les choses de porter leurs harmoniques implicites (une chose ressemble et renvoie avant tout à elle même) sur des supports extérieurs, déclenchant ainsi le mouvement sémiotique qui est fait de décalage, de poursuite et de résonance.

b. La philosophie „verticale”

Voyons maintenant comment ce paradigme musical du canon - notamment avec son corollaire de l'étalement linéaire des valeurs de profondeur - permet de comprendre la réorganisation de la pensée philosophique proposée par Peirce.

On peut distinguer dans l'histoire de la philosophie qui va des Présocratiques à la seconde moitié du XIX^e Siècle -

c'est-à-dire avant le grand tournant logico-linguistique - deux grandes périodes qui correspondent à deux préoccupations distinctes et complémentaires.

La première période, métaphysique ou ontologique, qui va des Présocratiques à Descartes, est habitée par une préoccupation pour les fondements des choses: les causes les plus hautes, les premiers principes, l'essence universelle. On peut dire qu'il s'agit d'une recherche de type vertical: il faut trouver en dessous ou au-dessus des choses, ce qui leur sert de principe ou de fondement caché.

La seconde période, gnoséologique, inaugurée par Descartes, se présente comme une mise en doute des évidences qui permettraient l'interrogation métaphysique: avant de chercher les premiers principes occultes des choses, il faut se demander quelles sont les garanties de l'entendement pour aborder celles-ci avec certitude. Descartes soutient que la connaissance des choses n'est pas immédiate, car entre celles-ci et l'entendement il y a les apparences: la tâche de la philosophie sera de chercher la méthode certaine pour trouver, derrière les phénomènes, l'existence réelle des noumènes.

Dans les deux cas il s'agit de l'actualisation de l'épistème de la „représentation”: quelque chose d'immédiat renvoie à quelque chose d'occulte. En outre, ce qui est immédiat dans la première tendance (la chose individuelle) est précisément ce qui devient occulte dans la deuxième. Les thèmes de la philosophie classique peuvent alors se lire comme un édifice à trois niveaux - toits, étages, fondations - ou comme un accord à trois voix:

- | | |
|---------------|-----------------|
| 1. phénomènes | } (GNOSÉOLOGIE) |
| 2. choses | |
| | } (ONTOLOGIE) |
| 3. principes | |

c. La philosophie phanéroscopique

Le style philosophique de Peirce fait voir dans ces trois voix verticalisées en profondeur (les phénomènes cachent les choses qui cachent les principes) des moments d'une même ligne mélodique horizontale. Ce sera l'invention de la „phanéroscopie”. Qu'est-ce qu'un phénomène, dit-il, si non une présence à l'esprit, une pensée?. Or, pour faire correspondre la chose aux phénomènes, et le premier principe aux choses, il faut pouvoir penser la chose comme différente de phénomènes et le fondement comme différent des choses. Mais les penser comme différents c'est, dans tous les cas, les penser; tous les trois doivent devenir des pensées, donc des phénomènes de types différents. La hiérarchisation ontologique et gnoséologique devient une simple hiérarchie de catégories de phénomènes. La seule possibilité de faire une philosophie des choses et des premiers principes est dans la conversion provisoire de ceux-ci et de celles-là en phénomènes: toute philosophie sera donc „phanéroscopie”. En appliquant l'effet d'étalement propre à la forme du canon musical, les voix sont devenues des thèmes d'une mélodie phanéroscopique. Rien ne sera considéré désormais comme occulte en soi, mais comme une apparence jouant le rôle structurel de postposition, comme une catégorie seconde ou tierce de pensée.

Ainsi, un phénomène proprement dit sera un phénomène de première catégorie, c'est-à-dire pris comme pure apparence et possibilité (phénomène -représentamen); une chose en soi sera un phénomène de deuxième catégorie, c'est-à-dire pris comme existant et comme cible d'un renvoi (phénomène-objet). Quant aux principes, sous l'apparence d'un fondement ontologique, il ne seront en fait que des phénomènes de troisième catégorie, une sorte de loi de relation ou d'habitude interprétative (phénomène-interprétant). Nous reviendrons plus loin sur une autre acception que l'on peut donner de l'idée de fondement.

Si le „sens” existe, dans toutes ses acceptions sémantiques, ontologiques et axiologiques, c'est parce que la réalité pensée présente une structure, disons, „canonique”, parce que l'entendement ne peut penser à rien sans expliciter ses harmoniques comme autant de thèmes autonomes. La quête du sens - noumène ou fondement - est en fait, malgré les illusions, une structuration de signes qui se courent après: une philosophie du décalage en surface, une sémiotique („La signification rationnelle de toute proposition est dans le futur”, dira Peirce - 5.427).

Ce changement de point de vue, débouche naturellement dans une option méthodologique de première importance, que Peirce a commencé par appeler, avec W. James, „pragmatisme” et qu'il a rebaptisé plus tard „pragmaticisme”. Cette option consiste en l'abandon, comme illusoire, de toute interrogation pour les essences. Si tout se passe dans la surface phénoménale, la signification des choses n'est pas derrière elles, mais dans leur entourage: savoir ce qui les accompagne, les effets qu'elles produisent, la place qu'elles occupent, les autres signes auxquels elles renvoient, les habitudes qu'elles déclenchent, c'est tout ce dont on a besoin pour les caractériser. Les notions en général ne s'établissent pas en étages ontologiques mais en configurations sémiotiques. Connaître ce n'est pas atteindre des essences, mais récupérer des paysages d'intégration.

Le pragmaticisme sémiotique de Peirce n'est nullement réductible ni à l'empirisme, ni à l'idéalisme, ni au scepticisme. Il s'agit d'un réalisme logique: on ne dit pas seulement que tout ce qui est pensable est apparence, mais également - en lisant les thèmes du „canon” sur d'autres voix - que tout ce qui est pensable a un certain type de réalité, mais également que tout ce qui est pensé devient nécessairement un phénomène et implique une certaine interprétation.

La connaissance des choses et de leurs fondements est une activité typiquement abductive. Nous avons vu qu'on ne

s'interroge sur quelque chose que lorsque l'entendement est troublé par un doute, lorsqu'une situation d'apparence aberrante pose problème. Toute recherche de sens devient alors une entreprise d'apaisement de l'esprit par le biais d'une explication. Toute connaissance - ordinaire, scientifique ou philosophique — consiste en une opération logique de passage de la situation du „doute” à celle de la „croyance”, qui raffermirait l'esprit dans une sorte d'habitude. Il s'agit de trouver une autre connaissance - proposition ou ensemble de propositions - hypothétique, laquelle, si elle était vraie, convertirait immédiatement le fait aberrant en normal.

Ainsi, les grandes constructions philosophiques sont en réalité des postulats abductives de trames d'intégration, des faits interprétatifs - des configurations toujours latérales, jamais transcendantes - absolument indémonstrables, capables simplement d'être agréés par la raison.

d. Le problème philosophique et sémiotique des fondements

Revenons à l'affirmation sur la condition sémiotique des fondements ou premiers principes. La problématique du fondement peut s'envisager de deux façons: a) comme désignant du pensable; b) comme circonscrivant l'espace d'un non-pensable.

Si le fondement des choses est pensable, alors il sera „quelque chose”, qui se situe donc nécessairement dans une chaîne de signes. Cela ne veut pas dire que sa nature devra pour autant être sensible ou intra-mondaine, mais elle sera forcément phénoménale: donc pas du tout en un rapport de „caché-manifeste” vis-à-vis du réel. Sa consistance sera celle d'un interprétant logique, c'est-à-dire d'une habitude interprétative. On retrouve ici la logique de l'inférence abductive: devant la perplexité suscitée par l'existence des

choses, on envisage une configuration inédite dont l'existence - si elle était vraie - permettrait de trouver une normalisation de ce qui était ressenti comme problème, comme lorsque la présupposition d'un paysage permet d'interpréter et de situer les pièces d'un puzzle. Cette configuration n'est ni démontrable par déduction ni observable par induction. Selon Peirce, l'abduction - qui est la seule opération idoine dans ce cas - „suppose quelque chose d'un genre différent de ce que nous avons observé et fréquemment quelque chose qu'il nous serait impossible d'observer directement” (2.640). Alors les seuls critères de vérification des différentes constructions métaphysiques seront à chercher dans leur valeur élucidante comme interprétants logiques. Ces constructions seront „agrées” par l'esprit dans la mesure de leur pouvoir de fixer des croyances en habitudes générales stables. L'habitude générale stable, que Peirce identifie à la notion de vérité, est un signe de troisième catégorie et porte le nom d'„interprétant logique ultime”.

Mais Peirce envisage également une acception du „fondement” (le Ground), comme quelque chose de non-pensable, donc comme non-signé. Il l'identifie au principe même d'orientation des signes en triades ordonnées, à la façon d'un horizon de structuration. Mais si tel est le cas, ce fondement tombe - par hypothèse - sous l'interdiction wittgensteinienne: puisqu'il n'est pas un signe „il faut le taire”. Il peut, certes, porter un nom, tout comme l'on peut nommer des énigmes, mais sa seule portée sera de limiter l'espace de ce qui est disible.

e. La „strette”

Voici donc, en résumé, comment la sémiotique reçoit sa justification philosophique de la même option qui lui fait rendre la philosophie pensable. Une fois écartée la possibilité de faire un philosophie de l'indicible, ce rôle d'interprétant

ultime que lui attribue la sémiotique fait penser à la solution musicale qu'on donne au „canon” pour éviter la fugue à l'infini. Il s'agit du recours à la „strette”. La „strette” (mot à l'origine pluriel en italien, mais singulier en français) est une variation inédite dans la mélodie du thème qui va permettre aux voix de se serrer progressivement jusqu'à ce qu'une ultime „pédale tonique” fixe la polyphonie dans la note fondamentale et annonce que le contrepoint est terminé.

Le fondement pris comme interprétant ultime est cette opération d'arrangement provisoire, cette „strette” qui suture la fuite infinie des interprétants ponctuels, en vue de donner au discours philosophique la forme close d'un „texte”.

La philosophie devient ainsi, plutôt qu'une opération de décryptage, une véritable composition, avec tout ce que ce terme musical évoque de saturation et de résonance.

9. Sémiotique abductive et herméneutique

Une fois évoqués les facteurs qui font de la sémiotique une sorte de philosophie, et ceux qui font de la philosophie une sorte de sémiotique, une fois considérées les procédures dont se sert la sémiotique pour traiter la textualité philosophique, reste à traiter l'ultime palier: celui où sémiotique et philosophie se disjoignent comme deux attitudes différentes dans le traitement de l'individuel qualitatif. Il s'agit des rapports entre sémiotique et philosophie herméneutique.

Les rapports entre la sémiotique structurale et l'herméneutique assument en général la forme de la „dialectique du saut” (cf. Ricoeur 1986, Almeida 1986). La raison herméneutique doit dans ce cas récupérer, par delà les réductions formelles de la raison sémiotique, tout le résidu de vécu que celle-ci a fatalement évacué. En même temps, en tant

que discours, chacune de ces démarches peut se constituer en métalangage de l'autre. C'est dans ce sens que l'une et l'autre auraient le droit insensé de se proclamer englobante.

Les rapports entre la sémiotique abductive et l'herméneutique sont d'une toute autre nature. Leur visée commune est de nature interprétative et holographique (et non pas „descriptive” dans un cas et „interprétative” dans l'autre) de l'individuel qualitatif. Toutes deux, en outre, ont comme caractéristique une certaine „cohabitation” territoriale avec leur objet, dans la mesure où elles se servent d'une logique dialogale dans laquelle objet et traitement d'objet usent de la même langue.

Cette intime interpénétration des deux démarches ne suffit par pour autant à les rendre totalement identiques, et il y a un facteur décisif qui opère la bifurcation. C'est que la sémiotique s'interdit un type d'abduction ultime que l'on pourrait appeler „l'abduction d'existence”, propre à l'herméneutique. Les mots de conclusion qui suivent tenteront d'élucider cette particularité.

Il existe dans le pari de Pascal (on a moins à perdre et plus à gagner en affirmant que Dieu existe), ainsi que dans l'argument ontologique d'Anselme ou de Descartes (penser l'idée d'un être si parfait qu'il ne pourrait pas ne pas exister) une formulation typiquement abductive qui est au coeur de l'herméneutique philosophique: l'inférence d'un monde existant. Pour la sémiotique, ce monde est une organisation de figures. L'herméneutique demande, de surcroît, pouvoir l'habiter.

Il y a quelque chose qui arrête la démarche sémiotique en deçà de l'existence, qui la laisse, comme Moïse, dans le renoncement à la terre promise. C'est une question d'option épistémologique. Mais cela n'implique pas a) que la sémiotique soit une discipline étrangère à la philosophie; au contraire, l'interrogation philosophique est l'un de ses modules essentiels, mais elle ne quitte pas le stade de l'Entfremdung,

de la distanciation par rapport au pari d'existence; b) que l'herméneutique, en tant qu'opération d'appropriation déborde le cadre de l'opération abductive; au contraire: l'abduction d'existence, la conversion de la figure en pari représentent sans doute le franchissement d'un seuil crucial, mais sans que pour autant la démarche qui accomplit cet franchissement soit d'une autre nature logique.

On peut situer les différences entre interprétation sémiotique et interprétation herméneutique autour de trois notions clés: celle de „mondes possibles”, celle d'„individualité interprétante” et celle d'„oeuvre”.

a. La notion de „mondes possibles”

„Ce qui est en effet à interpréter dans un texte - écrit, du côté de l'herméneutique, Paul Ricoeur - c'est une proposition de monde, d'un monde tel que je puisse l'habiter pour y projeter un de mes possibles les plus propres. C'est ce que j'appelle le monde du texte, le monde propre à ce texte unique.” (1986:115).

La logique, l'esthétique et l'herméneutique se rejoignent dans l'affirmation d'une multiplicité des mondes. Il arrive que dans les trois domaines on parle de „mondes possibles”. Ces domaines se distinguent cependant selon l'acception qu'ils donnent précisément au qualificatif „possible”.

Pour la logique, „possible” s'oppose à „factuel” et surtout à „impossible”. Cette notion permet d'affirmer que les propositions nécessaires sont vraies universellement, dans tous les mondes possibles, c'est-à-dire même dans les discours concernant une situation irréaliste (p. ex. que l'auteur de ces lignes ne soit pas né). En fait la notion de „monde possible” en logique est très étrange, car elle est définie par ce qu'elle est

censée résoudre: on dira que sont „possibles” tous les mondes où les propositions nécessaires restent nécessairement vraies.

L'esthétique analytique - qui est le domaine où se situe naturellement la sémiotique abductive - préfère ne pas abuser du qualificatif possible, mais lorsqu'elle se résigne à en faire usage, il s'agit d'une simple notion d'„éventail”. Possible, dans ce contexte, signifie simplement que l'affirmation d'existence réelle n'a pas de pertinence. Pour Goodman, le plus réaliste des tableaux est déjà une „reconstruction” d'une réalité que nous ne voyons jamais dans un état primaire. Dans ce sens, le monde de notre expérience est l'un parmi d'autres dans l'éventail de constructions de mondes. Goodman préférera alors parler de multiplicité de „mondes réels”, car ils ont, pour lui, le même degré d'ontologie: „Nous ne parlons pas en termes de multiples alternatives possibles pour un unique monde actuel, mais de mondes actuels multiples” (1985:2).

La notion de „monde”, pour Goodman, rejoint ainsi notre notion de „trame” ou, selon sa propre terminologie, des „frames of reference”. Selon cette notion, dire que le soleil tourne et dire que le soleil ne tourne pas sont deux propositions également et actuellement vraies, mais selon deux mondes actuels différents. En d'autres termes, si les trames que l'esthétique et la sémiotique abductive infèrent d'un contexte sont des mondes, ces mondes ne sont possibles que dans le sens où ils nient tout privilège à quelque chose qui serait plus réel qu'une autre. Ce qui veut dire que la proposition d'existence réelle est étrangère à la sémiotique aussi bien qu'à l'esthétique analytique.

Le cas de l'herméneutique est différent. La notion de „possible” s'y rattache à celle d'habitation ou de projet d'existence. „Possible” devient ici synonyme de „disponible”. Un monde „possible” est un monde proposé par un texte comme une nouvelle forme d'existence. Il s'agit de cette référence „non ostensive” que tout texte déploie „par devant

lui” et qui, en quelque sorte, est son propre résultat et „peut” se convertir en ma propre espérance.

L'appellatif „possible” affecte ici non pas le monde mais l'„être au monde”. L'accent est mis sur l'acte de réception. C'est par là que l'herméneutique déborde la sémiotique, dans le passage à l'acte correspondant à l'effort d'„appropriation”. Selon la même logique de l'abduction qui guidait la découverte des trames ou des mondes, l'herméneutique, tel Anselme ou Descartes dans leur argument ontologique, tel Pascal dans son pari, aspire à convertir une trame en existence. „Interpréter - dira Ricoeur - c'est se mettre en route vers l'orient du texte” (1986:156).

b. La notion d'„individualité interprétante”

Le souci pour l'individuel qualitatif est une exigence commune à la sémiotique abductive et à l'herméneutique. Mais il y a un autre registre de l'„individuel” qui sépare pourtant les deux démarches que nous essayons de comparer. L'„individuel” qui distingue l'herméneutique de la sémiotique n'est pas l'individuel de „l'objet”, mais l'individualité du sujet pensant et désirant qui, placé devant l'oeuvre, la fait sienne. Ce dernier pari, qui garde toujours la forme d'un pari abductif („comment devrait être conçue la trame de mon existence pour que la figuration inédite ici mise en oeuvre puisse s'y intégrer en tant que vérité?”) déborde la cadre de la sémiotique: en sémiotique, l'expectative qui règle l'interprétation abductive de l'individuel, est toujours, selon Peirce, un „habitus” plus ou moins consensuel, pas une personne.

c. La notion d'„oeuvre”

L'autre notion clé de l'herméneutique, est celle d'„oeuvre” qui a recours, selon P. Ricoeur, à des catégories qui

sont „essentiellement des catégories pratiques, des catégories de la production et du travail” (Ricoeur 1975:277). L'oeuvre, en ce sens, fait appel à un acte interprétatif qui aurait les caractéristiques d'un „oeuvrer”, d'un projet en quelque sorte „praxique”. L'abduction sémiotique, en revanche est toujours une „retro-duction”, une „prophétie rétrospective” (Ginzburg 1983) qui cherche à intégrer de façon indicielle ou métonymique une figure dans la trame préalable qui la rend intelligible.

En quelque sorte, la sémiotique ne peut que „montrer” et „offrir” ce que l'herméneutique „demande” et „prend” comme possible d'existence. Ce nouveau jeu presque „conversationnel” remplacerait l'autre, „dialectique”, que Ricoeur situait entre les structures et le monde.

Au démeurant, le voeu profond des pages qui précèdent est que les projets herméneutiques actuels, un peu trop figés pour l'heure sur le couple linguistique/existential, finissent par intégrer cette autre dimension, plus conjecturale et moins hypostasiante, de l'art de comprendre l'individuel qualitatif

OEUVRES CITEES

ALMEIDA, I. (1978), *L'opérativité sémantique des récits-paraboles. Sémiotique narrative et textuelle. Herméneutique du discours religieux*, Paris, Louvain, Cerf - Peeters.

ALMEIDA, I. (1986) *Sémiotique et interprétation*, Urbino, C.I.S.L., Doc. de Travail N° 153-154

ALMEIDA, I. (1987), *La structure conversationnelle de la parabole*, in DELORME (ed.) (1987).

BARTLETT, F.C. (1932), *Remembering*, Cambridge, Cambridge University Press.

BRANDT, P.A. (1987), *Le faire comme état*, Poetica et Analytica N° 4.

CARSE, J.P. (1988), *Jeux finis, jeux infinis. Le pari métaphysique du joueur*, Paris, Seuil.

CLARK, H. (1977), *Bridging*, in JOHNSON-LAIRD et WASON (eds) (1977)

DELORME, J. (ed.) (1987), *Parole-Figure-Parabole*, Lyon, P.U.L.

DESCOMBES, V. (1983), *Grammaire d'objets en tous genres*, Paris, Minuit.

ECO, U. (1983), *Corna, Zoccoli, Scarpe. Alcune ipotesi su tre tipi d'abduzione*, in ECO et SEBEOK (ed.)(1983).

ECO, U. (1985), *Sugli specchi ed altri saggi*, Milano, Bompiani.

ECO, U. et SEBEOK, T.A. (ed.)(1983), // *segno dei tre. Holmes*, Dupin, Peirce, Milano, Bompiani.

GINZBURG, C. (1983), *Spie. Radici di un paradigma indiziario*, in ECO et SEBEOK (ed.) (1983).

GOODMAN, N. (1965), *Fact, Fiction and Forecast*, Indianapolis, N. York, Bobbs Merrill.

GOODMAN, N. (1969), *Languages of Art*, London, Oxford University Press.

GOODMAN, N. (1978), *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett P.C.

GRANGER, G.-G. (1967), *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier-Montaigne.

GRANGER, G.-G. (1968), *Essai d'une philosophie du style*, Paris, A. Colin.

GRANGER, G.-G. (1976) *Sur le traitement comme objets des faits humains*, in Collect., *Savoir, faire, espérer: les limites de la Raison*, Bruxelles, Publ. des Fac. Universitaires S^t Louis, v. I.

GRANGER, G.-G. (1988), *Pour la connaissance philosophique*, Paris, Odile Jacob.

GREEN, J. (1986), *Language understanding. A cognitive approach*, Oxford, Open U. Press

HINTIKKA, J. et M. (1983), *Sherlock Holmes e la logica moderna: verso una teorizzazione della ricerca di informazione attraverso domande*, in ECO et SEBEOK (ed.)(1983)

JOHNSON-LAIRD, P.N. & WASON, P.C. (eds.) (1977), *Thinking: Readings in Cognitive Science*, Cambridge, Cambridge University Press.

L'INTERPRÉTATION ABDUCTIVE ET LES RÈGLES DU RAISONNABLE.
SÉMIOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Ivan Almeida

KANT, E. (1923a), *Muthmaßlicher Anfang der Menschengeschichte*, in *Werke*, vol. VIII, Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co, pp. 107-123.

KANT, E. (1923b), *Was heißt: Sich im Denken orientieren?*, in *Werke*, vol. VIII, Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co, pp 131-147.

MINSKY, M. (1977), *Frame-system theory*, in JOHNSON-LAIRD & WASON (eds.) (1977).

MINSKY, M. (1985), *The Society of Mind*, New York, Simon and Schuster.

PEIRCE, Ch. S. (1935-1966), *Collected Papers*, 8 vol., Cambridge (Mass.) Harvard Univ. Press.

RICOEUR, P. (1975), *La métaphore vive*, Paris, Seuil.

RICOEUR, P. (1986), *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique*, 11, Paris, Seuil.

RORTY, R. (1979), *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, Princeton University Press.

ROSCHE, E. (1977), *Classification of real-world objects: origins and representations in cognition*, in JOHNSON-LAIRD & WASON (ed.) (1977).

SCHANK, R.C. et ABELSON, R.P. (1977) *Scripts, plans and knowledge*, in JOHNSON-LAIRD & WASON (eds.) (1977).

SPERBER, D. (1974), *Du symbolisme en général*, Paris, Hermann.

THOM, R. (1968), *La science malgré tout*, in *Encyclopaedia Universalis, Organon*, vol. 17.

THOM, R. (1974), *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris, 10/18.

VIOLI, P. (1982), *Nuove tendenze della ricerca linguistica americana*, Versus, N^o 33.

WITTGENSTEIN, L. (1953), *Philosophische Untersuchungen*, New York, Macmillan.

WITTGENSTEIN, L. (1961), *Tractatus Logico-Philosophicus*, London, Routledge & Kegan Paul.

WITTGENSTEIN, L. (1980), *Philosophische Bemerkungen*, Oxford, Blackwell.

WITTGENSTEIN, L. (1969), *Philosophische Grammatik*, Oxford, Blackwell.

NOTES

* Ivan Almeida, L'interprétation abductive et les règles du raisonnable. Paru dans: Documents de Travail et pre-publications, no. 197-198-199, 1990, série A, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Università di Urbino

i Il s'agit du contenu de deux séminaires données au Centre International de Sémiotique et Linguistique, Urbino, 1989-1990. D'autre part, les thèmes exposés dans cet article condensent ou développent certaines idées proposées dans d'autres écrits: Sémiotique abductive. Épistémologie de l'Individuel Qualificatif, Århus, Poetica et Analytica N0 5, 1988; «Sémiotique et textualité philosophique», in Encyclopédie Universelle de la Philosophie, sous la direction d'A. Jacob, Paris, P.U.F., volume IV (sous presse); «La structure 'canonique' de la réalité» in Actes du 4e Congrès de l'Association Internationale de Sémiotique, Barcelone-Perpignan, mars-avril 1989 (sous presse).

ii Il me semble nécessaire de rappeler que la classification et la terminologie employées dans cette partie ne sont pas de Peirce, mais se déduisent de sa théorie.

iii Je me permets d'illustrer cette thèse par une expérience personnelle à propos des paraboles. Dans un travail de 1978 (L'opérativité sémantique des récits-paraboles), je suis parti d'une définition théorique, c'est-à-dire a priori, du phénomène à saisir. L'objet à circonscrire devait correspondre exactement à cette définition: «tout récit rapporte par un personnage d'un autre récit». Promener cette définition dans le corpus évangélique était relativement aisé. Par exemple, l'Evangile de Marc n'en présentait que deux cas. Toutefois, comme le mot «parabole» était largement utilisé au-delà de cet usage, l'«éthique terminologique» m'a forcé à trouver un autre nom pour le phénomène ainsi circonscrit: il s'appellerait non pas «parabole», mais «récit-parabole». On disposait, de ce fait, d'un nouveau concept théorique. Or cela a permis d'étudier les caractéristiques d'un type de fonctionnement narratif et textuel, mais a laissé de côté l'essence du parler parabolique propre aux évangiles, qui allait au-delà du narratif. Dans une seconde étude (1987), je me suis efforcé alors d'assumer l'attitude «prototypale»: parcourir d'une

vision «holographique» l'ensemble de traits, de toute sorte, qui servent, dans les évangiles et ailleurs, à identifier un type de parler comme parabolique. Le résultat a été la circonscription d'une attitude conversationnelle dans laquelle le recours à l'enchâssement narratif n'était plus ni suffisant ni nécessaire.

iv «A ce point, survient le droit du besoin de la raison (das Recht des Bedürfnisses der Vernunft), en tant que principe subjectif, de supposer et d'admettre une chose qu'elle n'est pas autorisée à prétendre savoir en fonction de principes objectifs, et, par suite, de s'orienter dans la pensée...» (1923b:137).

v « Une pure foi rationnelle (Vernunftglaube) est donc le panneau indicateur ou le compas grâce auquel le penseur spéculatif peut s'orienter lors de ses incursions rationnelles dans le champ des objets suprasensibles, et l'homme doué de raison commune mais (moralement) saine, se tracer, pour sa part, dans une intention théorique aussi bien que pratique, un chemin pleinement conforme à la fin entière de sa destination; et c'est aussi cette foi naturelle qui doit être donnée pour fondement de toute autre révélation» (1923b:142).